

## TROISIÈME RAPPORT

# Importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet

par les D<sup>rs</sup> PIERRE MARTY et MICHEL FAIN  
(Paris)

### I

## INTRODUCTION

« Est-il besoin d'expliquer que le moi est la partie du ça modifiée par la proximité et l'influence du monde extérieur.. »

« ... Par ordre du ça, le moi a la haute main sur l'accès à la motilité, mais il a intercalé entre le besoin et l'action le délai nécessaire à l'élaboration de la pensée... »

FREUD,

*Nouvelles conférences de psychanalyse.*

Deux mouvements président à l'élaboration de la personnalité, l'un, initialement, appartient en propre à l'individu, l'autre est celui du monde extérieur.

L'élaboration de la personnalité n'est pas faite d'une simple adjonction de ces deux mouvements mais d'une série d'interactions d'une complexité croissante, tout au moins pendant une grande partie de l'évolution individuelle.

La réalité d'un mouvement propre à l'individu est toujours discutable. Né de l'intégration, déjà, de deux cellules parfaitement étrangères l'une à l'autre, l'embryon devient pendant un temps relativement à l'abri des problèmes d'une relation d'objet qui s'effectue alors automatiquement, mais cependant grâce à lui, grâce à *son* placenta.

Plus tard, l'enfant est, dans l'espace, de plus en plus indépendant ;

la responsabilité de sa relation d'objet lui incombe davantage au fur et à mesure de sa croissance. Les objets ont beau se multiplier, notre enfant garde en son cœur et en son corps l'empreinte de son évolution passée, l'empreinte des objets d'amour et de destruction, des objets amoureux et persécutants. Il reçoit et il donne, il est lui et il est les autres, les autres aussi sont lui. Il est ainsi obligé de prendre des mesures par rapport aux autres et par rapport à lui, de s'éloigner ou de se rapprocher selon ce qu'il sent. Sa motricité et sa sensorialité qui réglaient toute la relation par le passé laissent la place à la pensée qui évolue...

C'est l'aspect de certaines des formes de ce passage de la motricité à divers stades de la pensée que nous allons esquisser ici.

Les quelques travaux que nous avons pu faire de médecine dite psychosomatique nous ont conduit à tenter l'étude d'aujourd'hui. Notre compréhension, bien que très relative, de la texture profonde des affections somatiques les plus classiques a toujours mis en évidence deux éléments essentiels : la motricité et la sensorialité, normales ou pathologiques, d'une part, les diverses formes, normales ou pathologiques de l'activité mentale, d'autre part.

L'examen clinique d'un grand nombre de céphalalgiques nous amena à considérer le symptôme de ces malades comme une inhibition douloureuse de la pensée, cette définition restant valable quelle que fut l'étiologie de l'affection qui pouvait provenir de facteurs traumatiques ou tumoraux mais qui, dans la majorité des cas, reposait sur des bases conflictuelles, au sens analytique du mot.

Le déficit de la pensée de ces malades atteignait apparemment la sphère intellectuelle ; les patients avaient des difficultés scolaires, ou d'apprentissage, des « vides » de la pensée, une insuffisance mnésique. Mais comment concevoir l'atteinte annihilante, par des facteurs affectifs, d'une fonction telle que celle de la pensée abstraite ? Il s'agissait vraisemblablement d'un déplacement. Ce déplacement se vérifia en partie, bien qu'on put noter dans chaque cas une inhibition de l'activité psychique sur tous les plans, en particulier sur le plan fantasmatique, plan d'une production psychique théoriquement dégagée cependant de tout contact avec l'extérieur. L'inhibition de l'activité motrice allait, dans la majorité des cas, de pair avec l'inhibition de la pensée.

Un fait particulier nous attira à ce moment. Il était signalé par Morton FRENCH et nous le retrouvâmes fréquemment. Les céphalalgiques, jusque dans leurs rêves, inhibaient l'action et présentaient des situations où les personnages, tant le sujet que les objets, figés, pétrifiés, se trouvaient en présence les uns des autres, pleins de leurs qualités

réelles, mais immobiles. Le blocage de tout mouvement dans la représentation onirique s'étendait quelquefois à la vie fantasmatique des patients. D'autres fois au contraire, on assistait, dans les fantasmes, à un débordement d'action, à des viols, à des carnages. Un lien entre l'activité intellectuelle, l'activité fantasmatique, l'activité motrice pulsionnelle existait sûrement dont nous ne parvenions pas à analyser la texture.

D'autres travaux connexes (1), portant sur certains troubles de l'activité musculaire d'une part, sur les affections visuelles d'autre part, nous confirmèrent nos premières impressions. Le fait que le mouvement, l'activité motrice première, même dans une représentation mentale, pouvait être combattu, nous frappait, comme si la motricité se poursuivait, avec ses qualités pulsionnelles, jusque dans la pensée, comme si elle évoluait en pensée et qu'elle gardait ainsi une partie de sa valeur initiale.

L'envisagement de ces fonctions motrice et psychique, et de leurs rapports, nécessitait une dimension qui nous guidât dans notre travail. Celle qui s'imposait naturellement était celle de la relation d'objet.

Notre pensée a dû être longtemps encore élaborée avant d'aboutir à l'esquisse, au développement très imparfait que nous apportons aujourd'hui sur le plan de la psychanalyse, et dont les conclusions devront être non seulement confirmées, mais aussi éclairées au jour des diverses disciplines biologiques qui échappent à notre compétence.

Au point de vue clinique, une séance d'analyse, entièrement rapportée, nous servira à montrer comment évolue, avec rapidité, la relation d'objet, et à dégager, en dehors de l'angoisse, les trois formes essentielles dont nous venons de parler : l'activité motrice, la fantasmatisation, l'intellectualisation.

Nous verrons ainsi comment, selon le contenu, selon les modifications pulsionnelles, la forme de la relation d'objet est transformée et utilisée comme un mécanisme de défense qui maintient une certaine distance entre le sujet et l'objet, et qui s'intègre aux autres mécanismes de défense du moi que nous avons l'habitude de considérer.

La fonction sensorio-motrice domine ce problème. Maintenant quelquefois, presque seule, la relation d'objet, elle s'efface souvent devant des formes plus évoluées dont la valeur transférentielle sera

---

(1) L'essentiel de nos observations a été fait dans les Services hospitaliers de MM. les Professeurs Agrégés Marcel DAVID et Jean GOSSET, de M. le D<sup>r</sup> Edward HARTMANN, Ophthalmologiste des Hôpitaux, de M. le D<sup>r</sup> R. KERVRAN (Centre de post-cure de la M. G. E. N.).

située à chaque instant. Les niveaux majeurs de relation : activité motrice, angoisse, fantasmes, intellectualisation, dégagés du compte rendu de la séance, seront alors globalement envisagés, le rapport entre le contenu pulsionnel et la forme de la relation sera mis en évidence pour chacun de ces niveaux.

Au point de vue théorique, nous nous attacherons à déterminer la genèse de ces formes. Nées de l'évolution d'une sensorio-motricité primitive qui assurait certains types de contact avec l'objet, les formes de relation ultérieures sont, à chaque instant, pleines de la qualité sensorio-motrice primaire très proche de la pulsion, et peuvent se définir par rapport à cette dernière, selon son degré d'effacement progressif.

Les mécanismes qui maintiennent la liaison avec l'objet, en modifiant la nature de l'objet, sont déjà en place au moment du conflit œdipien. Le stade oral et le stade anal ont présidé à leur naissance. Nous insisterons donc surtout sur l'élaboration des mécanismes de relation d'objet au cours des stades prégénitaux et sur ses conséquences.

L'identification sensorio-motrice primaire à l'objet, phénomène de la période orale, constitue la base de l'intériorisation sur laquelle s'édifie une partie importante de l'activité psychique. La phase anale de conservation et de manipulation de l'objet, l'érotisme de rétention, assurent à l'appareil psychique ébauché une possibilité accrue d'existence et lui assument un rôle défensif de grande importance et de grande richesse dans la relation avec l'objet extérieur. La motricité du sujet et ses qualités primaires, les formes plus évoluées de relation toujours pleines de cette motricité initiale, la nature des objets éprouvés, déterminent l'individu jusqu'au point où nous le rencontrons.

Disons tout de suite que par « motricité », nous entendons l'ensemble du dynamisme de la musculature striée. Sans doute cette définition pourra-t-elle être contestée quelquefois, à cause de sa limitation, ou à cause de sa trop grande extension. La difficulté du langage ne peut nous arrêter maintenant, la valeur des mots se dégagera surtout de notre exposé qui se situe essentiellement sur le plan de la psychanalyse:

Nous ferons ressortir brièvement, tant dans les conclusions provisoires qui suivront chaque chapitre, que dans notre conclusion générale, un certain nombre de conséquences hypothétiques ou vraisemblables qui découlent de notre étude, sans, souvent malheureusement, pouvoir les poursuivre longtemps.



## II

## POINT DE VUE CLINIQUE

Avant d'aborder ce point de vue clinique, nous devons faire une remarque.

Notre titre, concernant l'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet, pourrait faire penser au lecteur que nous allons fixer notre sujet à l'examen exclusif des diverses expressions motrices de l'individu dans sa relation d'objet, que ces expressions motrices soient coordonnées comme dans le geste, la posture, la mimique et aussi dans l'action vocale, ou encore dans d'autres mouvements moteurs faisant intervenir une participation plus élargie, ou qu'elles soient incoordonnées sous forme d'actes ou de décharges toujours plus ou moins pathologiques. Ce n'est pas là, à vrai dire, le principal du thème que nous développerons ici, et notre attitude mérite ainsi quelques explications préalables.

Nous croyons que l'évolution de la motricité d'un individu peut être considérée comme un noyau essentiel de la formation de sa personnalité, au point que les expressions motrices que l'on retrouve dans la relation d'objet de l'adulte ne constituent qu'une faible partie de ce en quoi la motricité est impliquée dans cette relation.

Nous concevons mal l'existence, même momentanée, d'un sujet dont la relation d'objet serait établie sans voix, sans geste, sans mimique, sans contracture, sans hypertonie, sans hypotonie, sans mouvement, autrement dit sans manifestation motrice concomitante, sans expression motrice, mais nous savons cependant que là ne sont pas tous les mécanismes de relation, dont une partie reste formée d'une activité apparemment libre de toute motricité, le fantasme pouvant être pris comme exemple.

Cependant, nous ne pouvons avoir connaissance de ces mécanismes, non moteurs, de relation, que par l'examen de notre propre personnalité, nous faisant à la fois jouer le rôle du sujet et de l'objet. Autrement dit, la relation d'objet ne peut se concevoir, en l'absence de manifestation motrice, que lorsque l'objet est intérieur.

On pourrait sans doute objecter à ce moment que si l'expression ne peut être que motrice — et cela ne souffre pas, croyons-nous, de discussion — la réception, qui fait tout autant partie de la relation d'objet, peut fort bien, quant à elle, se passer de la présence d'une

activité motrice quelconque. Il faut à ce sujet remarquer trois choses : d'abord que la réception sensorielle s'accompagne à peu près toujours d'une préparation motrice à la réception optima ; ensuite, que la réception sensorielle n'existe pratiquement pas à l'état pur, mais suscite immédiatement une réponse, c'est-à-dire une manifestation du sujet, manifestation qui peut être expressive, c'est-à-dire motrice, ou qui peut être contenue, c'est-à-dire en relation avec un objet intérieur, nous pouvons dire avec l'objet intériorisé (1) ; enfin qu'il s'agit souvent, du moins dans l'atmosphère affective qui nous occupe, de la réception d'un objet en mouvement.

L'exemple le plus manifeste de réception aussi éloignée que possible de l'action motrice nous semble être l'activité de l'analyste. Nous savons justement que le travail d'identification qui nous sert de base dans notre rôle consiste en une intériorisation de notre objet, le patient.

Il n'est en somme, dans la relation d'objet, qu'une alternative : relation motrice avec l'objet direct extérieur, ou relation pouvant être débarrassée de motricité avec l'objet intériorisé. Notons encore, à ce sujet, que l'absence de manifestations motrices, même avec un objet intériorisé, n'est pas une chose fréquente. Il n'est besoin pour cela que de relever notre attitude d'analyste en action et de chercher à découvrir les temps où la relation avec notre objet existe, alors que nous sommes sans voix, sans geste, sans contracture, sans hypotonie, sans hypertonie et sans mouvement. Il est vrai que dans ces temps nous substituerions à notre objet, même intériorisé, un objet plus intérieur et plus partiel encore, constitué de notre interoceptivité.

Soulignons dès maintenant, à l'occasion de ce propos, que motricité et sensorialité forment un tout cliniquement indissoluble et que, lorsque dans ce chapitre clinique nous utiliserons le terme de motricité, il ira sans dire que nous ne mésestimerons pas le rôle de l'activité sensorielle conjointe.

Mais revenons à l'alternative que nous croyons nécessaire dans la relation d'objet : relation motrice avec l'objet extérieur, ou relation d'un autre ordre avec l'objet intériorisé. Il est évident que les faits ne sont que rarement aussi absolus que cela et se situent à peu près toujours entre deux pôles, celui de l'impulsion motrice dirigée sur l'objet, de la réponse motrice immédiate à la situation, de la relation directement agie avec l'objet, d'une part, et celui d'une relation débarrassée de toute

(1) Notre « intériorisation » équivaut à l'*internalisation* des auteurs anglo-saxons.

motricité, qui ne se rencontre pratiquement pas, d'autre part. La plupart des faits cliniques s'inscrit entre ces deux pôles.

Pour pénétrer plus au cœur de notre travail et saisir un certain nombre de ces types intermédiaires de mécanismes de relation d'objet — sur lesquels nous ferons ultérieurement les remarques et indiquerons les prolongements qui s'imposent — nous allons exposer dans son détail le contenu et la forme d'une séance d'analyse faite par l'un de nous.

Le choix de cette séance, arbitrairement fixée à l'avance, fut déterminé en raison du type courant de Marthe : jeune femme d'une trentaine d'années, venue consulter, pour des angoisses progressivement apparues depuis son mariage. Marthe, d'une structure essentiellement phobique, était en analyse depuis plus d'un an lorsque se déroula cette séance.

## OBSERVATION (1)

*Marthe est arrivée un quart d'heure en avance. Nous allons la chercher. Elle nous serre la main après avoir posé la revue qu'elle avait devant elle, nous dit : « Bonjour Monsieur » en nous regardant, nous précède dans le couloir qui conduit au bureau, et s'allonge sur le divan après avoir posé sur un fauteuil son sac, ainsi que la veste qu'elle vient d'ôter.*

- |      |  |
|------|--|
| I    | <i>Elle croise les bras et fléchit à demi les deux jambes sur le côté.</i>   |
| II   | <i>Marthe place ensuite sa main gauche sous sa tête, pliant le bras, puis esquisse quelques mouvements des doigts de sa main droite sur son flanc.</i> |
| III  | MARTHE. — Je ne pense à rien de spécial si ce n'est que je me demande pourquoi j'ai froid, éternellement froid.  |
| IV   | <i>Légère agitation générale de tout son corps et de ses membres.</i>  |
| V    | Ça m'énerve parce que cela n'est pas normal !<br><i>(d'avoir froid).</i>   |
| VI   | <i>Marthe tousse un peu puis place sa main droite sous ses fesses.</i>   |
| VII  | Ça n'est pas la peine que je pose la question parce que vous n'y répondez pas !  |
| VIII | <i>Soupir profond.</i>   |
| IX   | Je n'ai pas d'angoisse d'avoir froid... mais ça n'est pas normal... Ce n'est pas la peine d'insister, il n'y aura pas de réponse...                    |
| X    | J'ai rêvé l'autre jour...  |
| XI   | Pourquoi, là, vous ne me répondez pas ?  |
| XII  | <i>Soupir.</i>   |

(1) Les chiffres romains fixant certains passages permettront au lecteur, dans notre interprétation ultérieure, de retrouver les paragraphes visés.

XIII

Ce n'est pas la peine que je m'énerve... Si pourtant il y a une explication... (*Sous-entendu vraisemblablement : vous pourriez bien me la donner*)... Éternellement gelée comme je suis. J'ai une tension artérielle très basse, je sais bien...

*Remue les deux jambes à ce moment.*

... Les autres n'ont pas froid et moi je suis gelée... Bon... J'ai rêvé l'autre jour, j'étais dans un village avec ma mère. J'ai pris un train pour quitter ce village... Le train était annoncé par un sifflement, c'était un train à crémaillère que je voyais de loin, j'étais au sommet d'une côte. Il arrivait de ma gauche alors qu'il devait arriver de ma droite. Pourquoi à 4 h. 30 au lieu de 3 h. 38 ? Les gens du train me conseillent de revenir à la gare. Une femme pleurait dans la salle d'attente. Elle avait un visage connu. Ma mère la connaissait. La femme a dit : « La chose la plus cruelle vous ne la connaissez pas ! » Elle tenait un livre, une revue, c'était la réclame d'une revue, il y avait un quadrillé. « C'est la lettre reçue de mon fils. La pièce occupée par mon fils est au nord. Il ne faut pas que je l'habite, il m'arriverait quelque chose... »

Ensuite, je me trouve dans la rue, devant un cinéma où je trouve les portes fermées... puis là... Ce n'est pas la peine, parce que... J'ai trouvé ce que c'était... L'autre jour, cette fameuse question du golf... Il y avait des pieds devant moi, je n'arrivais pas à jouer. L'autre jour (*à la précédente séance*), je n'étais pas angoissée, j'étais nerveuse parce que le soir je devais — c'était sans importance — faire le championnat de golf... J'avais peur que ça ne marche pas... question d'orgueil... j'en ai rêvé...

NOUS. — J'en ai rêvé ? Comment ça ?

XIV

MARTHE. — Oui, dans le rêve... Je suis en train de jouer. Devant moi ces pieds sur la piste m'empêchent de jouer. Devant le cinéma, je me heurte à des tas de gens. Les garçons sont des garçons du golf contre qui je joue. C'était dans le même rêve (*sous-entendu : que le train à crémaillère*)... ou dans la même nuit, je ne sais pas si je me suis éveillée entre les deux.

*Marthe a gardé la même position pendant le débit de ce rêve et n'a pas effectué de mouvements perceptibles.*

- XV | *Elle secoue à ce moment la tête pendant le silence puis se gratte la joue, puis secoue à nouveau la tête.*
- XVI | Je m'accroche sur le « comment ça ? » (*de notre intervention*) comme si vous aviez marqué une opposition.  
 NOUS. — Comme si j'avais marqué ?
- XVII | MARTHE. — Évidemment, j'interprète, comme si ce que j'ai dit ne vous convenait pas. Ça n'a pas à vous convenir ou pas, c'est ce que j'ai pensé, c'est tout ! Je ne peux m'empêcher de traduire ce que vous dites d'une façon désobligeante pour moi. Je devrais pourtant commencer à ne pas faire attention à ce que les autres disent !
- XVIII | *Silence assez long. Secoue la tête.*  
 NOUS. — Cette histoire de train ?  
 MARTHE. — J'allais dire... C'est la deuxième fois que je rêve de train et de sac. Ce sac, je l'avais perdu aussi (*dans un précédent rêve*). Ici, en retrouvant ce train, c'était en plein été, je devais pourtant traverser un champ de neige. C'est là que je l'avais perdu, ou oublié, ou laissé...
- XIX | Il serait plus simple de dire à quoi j'ai pensé... Le fait d'avoir un nouveau rêve... Oh !... Pourquoi ?...
- XX | *Secoue la tête, remue la main droite, s'agite, descend sa jupe, puis se calme et replie la main gauche sous la tête. Silence pendant ce temps.*  
 Je ne devrais pas, en me réveillant le matin, essayer de moi-même. ... Après, ici, j'ai l'impression que ce que j'ai pensé m'influence... J'ai pensé que c'était un sac de plage... un sac de marin...  
 NOUS. — Un sac de marin ?
- XXI | MARTHE, *énermée*. — Oui, la forme, pas la taille.
- XXII | *Triture de la main droite une boiserie à proximité.*

Pourquoi, en pensant à ce sac...

*Soupire.*

Alors que les autres fois ça m'avait...

*Allonge la jambe.*

Autrefois je pensais vagin (*pour sac*), là, j'ai pensé testicules, je ne sais pourquoi !...

J'étais avec ma mère... Ce sac que j'avais perdu...

*Se secoue. Place les deux mains sous la tête.*

A ce moment, je fais un mélange de tout ce à quoi j'ai pensé... Ce sac que je perds avant de trouver ma mère... J'ai l'impression que je construis. Ce n'est pas spontané. En arrivant ici je dis : « Ce ne peut pas être ça, ça ne colle pas... » Je parlais du regret que j'avais eu de ne pas être un homme. L'ayant perdu ce sac, je retrouvais ma mère, je me transformais en femme !... Ça ne tient pas debout... Mais si !

*Se touche le front.*

C'est toujours la même chose. Je suis obligée d'admettre certaines choses. Je ne le sens pas. Mon refus d'être une femme. Si, ça je l'admets, mais je ne le ressens pas...

*Silence.*

NOUS. — Ce que je ne comprends pas...

MARTHE, *nous coupe la parole.* — Je comprends que vous ne compreniez pas. J'avais déjà rêvé de cette histoire de sac. J'ai fait autrefois le rapport sac-vagin. Pourquoi aujourd'hui ai-je pensé testicules ? J'ai perdu le sac, donc, du fait de la présence de ma mère. C'est des choses...

*Plie le bras gauche et le secoue. Triture le coussin sous sa tête.*

J'embrouille tout... J'essaie de laisser aller mon esprit et je pense à ce que j'ai pensé hier matin en me réveillant... Et pourquoi toujours ce train ?...

NOUS. — Vous avez dit sac de marin, effectivement il s'agit d'un sac d'homme.

MARTHE. — De plage !... Ça peut avoir de nombreuses formes. Pourquoi de marin ? Je ne sais pas. Ça n'était pas...

*Se secoue. Place sa main droite sur le front. Silence.*

XXIV

Je pense à quelque chose. Je dis : « Ce n'est pas vrai ! » Je pense marin, c'est la mer, la mère, je ne comprends pas... »

NOUS. — Peut-être comprenez-vous trop bien ?

XXV

MARTHE. — Quand vous dites ça !

XXVI

*Se secoue, s'agite.*

XXVII

Je ne comprends pas trop bien, ce n'est pas vrai !

XXVIII

*Place sa main sur le front.*

J'essaie de comprendre, je ne comprends pas, ce n'est pas vrai... Je ne comprends pas le rapport entre sac et testicules, et ma mère, je ne comprends pas...

NOUS. — Le champ de neige ?

MARTHE. — Oui ! Alors qu'on est en été. Oui, je ne comprends pas.

*Silence, ne bouge pas, puis s'agite et place à nouveau sur son front la main droite qu'elle étend dès qu'elle parle.*

XXIX

Je ne pense à rien, je revois seulement l'image, mais je ne pense à rien.

NOUS. — Que voulez-vous dire ?

MARTHE. — Je pense simplement... Je dis : Pourquoi je franchis ce champ de neige pour aller au train ? Je revois l'image. Je me dis ça et c'est tout ! Je me le répète.

NOUS. — Est-ce que vous ne vous répétez pas cela afin de ne pas laisser aller votre idée ?

MARTHE. — Non. Non... Parce que... J'allais dire... ... Ce champ de neige et le train à crémaillère... Je cherche et ce train à crémaillère fait partie... ... Mais ce n'est sûrement pas ça... ... Un décor de haute montagne, du côté de X... Qu'est-ce qui a pu se passer là-bas ?... C'est pas ça... J'allais dire...



*Se secoue.*

Pourquoi ? Mais pourquoi ? Pourquoi j'y pense !

*Se secoue, agite les doigts de la main gauche.*

Je ne vois pas le rapport...

Avec mes parents, à X..., il y avait un camarade d'Y... J'aime m'entendre prononcer ce mot de camarade ! Il était avec sa femme qui fait beaucoup de montagne aussi... Ce garçon, évidemment, était...

*Silence, puis se remue, s'agite.*

Il me plaisait énormément physiquement, mais je n'ai jamais voulu coucher avec lui !... Ah ! mon Dieu !...

*Allonge les jambes.*

Mais pourquoi, pourquoi ai-je pensé à cela ?... A X..., donc ce garçon, toutes les femmes lui plaisaient à mon avis... A ce moment c'était moi !... Un certain soir... Je ne vois pas le rapport avec cette neige et le train...

*Remue les jambes. Secoue la tête.*

Enfin... Oh !

*Se remue et s'agite.*

XXX

Je vais être obligée de le sortir (*ce que je pense*) alors que ça n'a pas de rapport... ... Mais je n'en sortirai pas sans ça... ... Il avait habitué sa femme à vivre d'une certaine façon... ... Ce soir-là après avoir fait l'amour avec sa femme devant moi, il a voulu le faire avec moi devant sa femme. Je n'ai pas voulu... ... Je ne vois pas le rapport, ça ne correspond à rien.

*Silence, s'agite.*

C'est là que je ne vois pas, que je ne comprends pas. Pourtant cette neige !...

NOUS. — Que pensez-vous de cela : Il a fait l'amour avec elle devant vous et voulait que vous le fassiez avec lui devant elle ?

MARTHE. — Ce que j'en pense ?... Partout, il me plaisait physiquement... Je l'ai toujours pris pour un détraqué, pour un...

XXXI

*S'agite. S'est croisé les jambes depuis quelques instants. Se caresse la joue.*

XXXII

Dans un salon, même devant ma mère il me remontaient les jupes pour me caresser. C'est un détraqué !

NOUS. — La voilà votre mère !

MARTHE. — Ça n'a pas d'importance, il le faisait devant n'importe qui et avec n'importe qui ! Ça m'a amusée un certain temps et c'est tout !

NOUS. — Vous avez cependant réintroduit ici votre mère.

MARTHE. — Je ne sais pas pourquoi... J'allais dire... Enfin, ça n'était jamais devant ma mère, c'était devant tout le monde.

NOUS. — Alors pourquoi avez-vous introduit votre mère comme s'il s'agissait d'avoir eu des relations sexuelles devant elle, ou qu'elle en ait eu devant vous. Un homme et deux femmes.

XXXIII

MARTHE. — Pourquoi y ai-je mis ma mère ? D'autant que malgré tout, il craignait mes parents, pourquoi ?

*La séance est terminée. Nous nous levons, Marthe se lève, enfle sa veste, prend son sac, et sort, nous serre la main disant « au revoir Monsieur » en nous regardant, sans manifestation particulièrement notable.*

## COMMENTAIRE

Avant d'entreprendre le développement de notre point de vue sur les mécanismes de relation d'objet utilisés par Marthe dans cette séance et l'importance du rôle qu'y joue la motricité, nous allons apporter, classiquement, l'interprétation du contenu de cette séance, interprétation qui servira ultérieurement à notre démonstration.

## A) EXAMEN DU CONTENU

Cette séance a conduit Marthe, comme le lecteur a pu s'en rendre compte, à la résurgence de souvenirs concernant la, ou vraisemblablement, les scènes primitives, sans doute les rapports sexuels des parents, sans toutefois que ces scènes premières aient été directement évoquées.

Nous allons tenter de suivre le cheminement de la pensée de la patiente.

Marthe a froid. Elle se demande d'abord les raisons pour lesquelles elle a froid (nous savons, par ailleurs, que le froid représente pour Marthe, d'abord la relation avec sa mère, sa mère froide. Nous avons appris plus tard que cette sensation de froid présentait des caractéristiques érogènes déterminant, sur certaines parties du corps, une véritable excitation sexuelle). Le contact avec nous, dès le début de la séance, a déclenché ces manifestations et l'angoisse qui en résulte : « Je n'ai pas d'angoisse d'avoir froid. »

Les questions posées à ce sujet : « Pourquoi, là, vous ne répondez pas ? », contiennent, en même temps qu'une demande d'assurance sur le danger présent : « Ça n'est pas normal », une tentative de déplacer le problème sur un plan moins affectif, ce que la patiente réalise d'ailleurs par la suite : « J'ai une tension artérielle très basse. »

Le rêve montre Marthe prête à quitter sa mère : « J'ai pris un train pour quitter ce village. » En fait, elle ne la quittera pas si nettement qu'elle le prétend, elle ne prendra pas de train ce jour-là. Le train contient une valeur érotique certaine, à la fois homo et hétérosexuelle. (Dans un rêve ultérieur elle quittera effectivement sa mère, dans un train, puis changera de train et partira avec son mari dans une autre direction.)

La question de choisir, ici même, entre les deux directions, être un homme pour contenter sa mère (et bien d'autres buts prégénitaux),

ou être une femme, se pose nettement : gauche ou droite, 4 h. 30 ou 3 h. 38 (4 h. 30 ou 3 h. 40 ou presque, inversion).

L'hétérosexualité est dangereuse, « les gens du train me conseillent de revenir à la gare ». La mère pleure, dans l'attente.

Nous sommes obligés ici de résumer l'interprétation des paroles de cette femme en attente, une analyse profonde devant nous entraîner trop loin. Bornons-nous à constater que ces paroles contiennent :

- une valeur sadique : « La chose la plus cruelle » ;
- une incertitude : « Vous ne la connaissez pas » ;
- l'idée de voir, de revoir, et l'exhibition : « Une revue, la réclame d'une revue » ;
- la notion de relation incestueuse : « La pièce occupée par mon fils » ;
- le rappel du froid érogène : « La pièce est au nord » ;
- la présence d'un danger : « Il ne faut pas que je l'habite, il m'arriverait quelque chose » ;
- l'identification à un personnage masculin, dans l'idée d'habiter la pièce, et d'être le fils.

Nous retrouvons ici l'hésitation première dans le choix du sexe : être la mère ou être le fils-pénis, et le danger qui réside dans ce choix. Nous voyons apparaître le climat incestueux. Nous rencontrons l'image de la frigidité effective de Marthe dans les rapports sexuels normaux. La notion de revoir, « revue », va immédiatement nous être confirmée : « Je me trouve devant un cinéma. » Mais les portes sont fermées. Des pieds, aussi, l'empêchent de bien voir, et l'empêchent de jouer correctement. Il s'agit de rapports sexuels : « C'était dans le même rêve » (que celui du train). Remarquons d'ailleurs que Marthe est ici dans un rôle masculin (la canne de golf), rôle qu'elle ne défend pas seulement pour une « question d'orgueil », mais surtout parce qu'il s'agit de jouer avec, mais « contre », des garçons, seuls personnages qu'elle signale. Elle joue aussi, évidemment, le jeu érotique castrateur « contre » nous, et nous signale immédiatement sa projection : « Comme si vous aviez marqué une opposition. »

Nous sentons, à proximité de la conscience de la patiente, la scène primitive ou tout au moins un rappel, une « revue » de cette scène, mais le cinéma est encore fermé.

L'image du sac apparaît alors. La malade ne va pas, d'abord, se compromettre, et nous donnera les trois termes qui vont de l'irresponsabilité à la responsabilité : « Perdu, oublié, laissé. » Tout dépend évidemment de la valeur symbolique de ce sac. En tout cas c'est au moment

de la traversée du champ de neige, en compagnie de la mère, que le sac a disparu. Elle a déjà perdu un sac (vagin) antérieurement, dit-elle, mais ici la chose ne semble pas la même, ni exempte de danger, puisqu'il s'agit d'un « sac de marin », d'organes génitaux mâle. Bien sûr, un petit, « la forme, pas la taille ». (Notons à ce sujet, en même temps qu'elle triture la boiserie, les reproches que Marthe s'adresse : « Je ne devrais pas, en me réveillant, le matin, essayer de moi-même... ».)

Voilà donc, à nouveau posée, la question du choix du sexe. Que peut-elle accepter de perdre, le vagin ou le pénis ? « Je partais du regret que j'avais eu de ne pas être un homme. L'ayant perdu, ce sac, je retrouvais ma mère, je me transformais en femme. » Le danger est là. Souvenons-nous des conseils qu'on lui donnait, à la gare, de revenir en arrière.

Marthe comprend fort bien alors (au point qu'elle nous « coupe » la parole) que nous ne comprenions pas, puisqu'elle ne comprend pas, elle-même, cette possible transformation. L'entrée au cinéma aurait pu lui apporter des lumières à ce sujet, mais les portes du cinéma étaient fermées et les pieds la gênaient.

Il est cependant certain que c'est le sac de marin, provisoirement au moins, qui est délaissé au profit du sac de mère. Le champ de neige est traversé, l'été est là. La situation est évidemment dangereuse, chauffée qu'elle est par le soleil d'été, puisque nous sommes là. Peut-être cette lumière d'été éclairera-t-elle l'écran ? Un temps de brume et l'écran va être effectivement éclairé, le brouillard va se lever sur la scène : « Après avoir fait l'amour avec sa femme devant moi. » Les éléments du rêve ont encore fourni le matériel nécessaire au décor de « haute montagne » dans lequel s'est passée la « revue ». Et lorsque nous saurons, plus tard, qu'il faisait à peu près nuit lorsque se déroulait ce tableau, nous trouverons justifiée notre pensée première de relais de scènes primitives, et la difficulté d'y voir le « rapport » ou d'y « comprendre » quelque chose, dans le noir (de la chambre, du cinéma, de la montagne) et avec ces pieds, encore, qui gênaient.

L'homme a fait son apparition en même temps que la scène érotique, et cette fois, il est distinct. Voyons-le : « J'aime m'entendre prononcer ce mot de camarade !... Il me plaisait énormément physiquement, mais je n'ai jamais voulu coucher avec lui... Toutes les femmes lui plaisaient, à mon avis... Il a voulu faire l'amour avec moi, devant sa femme. Je n'ai pas voulu... Partout (tous : cet homme, son père, nous) il me plaisait physiquement... Je l'ai toujours pris pour un détraqué... Dans un salon, même devant ma mère, il me remontait les jupes pour me caresser. (Nous savons, par ailleurs, que la malade avait une grande

crainte des contacts avec son père, ainsi que des marques d'affection et des caresses de ce dernier qui la hérissaient et la faisaient fuir.) ... Ça m'a amusée un certain temps et c'est tout ! » La situation triangulaire : elle, son père, sa mère, est nettement posée alors. Devant cette situation, la malade se rétracte, nie qu'il s'agisse de ses parents « il le faisait devant n'importe qui et avec n'importe qui... Ça n'était jamais devant ma mère, c'était devant tout le monde ». Cette défense ne suffit évidemment pas, elle ajoute alors : « D'autant que, malgré tout, il craignait mes parents », qui constitue une identification à cet homme et un retour à la plus grande tranquillité théorique de l'homosexualité première.

#### B) EXAMEN DE LA FORME EXPRESSIVE

Après avoir ainsi rassemblé et dégagé d'une manière à peu près cohérente le matériel apporté par la patiente dans cette séance, nous allons essayer de voir dans quelles conditions ce matériel a été fourni par Marthe.

Les interprétations que nous donnerons dans ce paragraphe porteront sur trois ordres essentiels de faits concernant la relation d'objet de Marthe, pendant la séance que nous connaissons, à savoir :

- la forme de la relation et son mouvement (1) ;
- la nature de l'objet : objet extérieur, objets intérieurs, sur lesquels nous nous expliquerons brièvement à la fin de ce paragraphe ;
- le rapport entre la forme de la relation et la nature de l'objet.

Certaines remarques préliminaires nous semblent nécessaires.

La relation analytique est une relation de proximité imposée. L'analyste est l'objet, et le sujet va tenter, en présence de l'objet, une approche de ses pulsions, c'est-à-dire une approche des phénomènes qui l'ont fait fuir dans le biais pathologique des mécanismes de défense de la névrose. Ce travail ne peut évidemment pas se faire dans n'importe quelles conditions, et la neutralité bienveillante de l'analyste n'est sûrement pas suffisante pour permettre au patient d'aller jusqu'à friser

(1) W. REICH, dans une note écrite en 1945, sur le paragraphe consacré à l'analyse de la résistance de caractère dans son ouvrage *Character Analysis* s'exprime ainsi :

« La forme de l'expression est beaucoup plus importante que son contenu idéique. Aujourd'hui en pénétrant dans les expériences décisives de l'enfance, nous ne faisons usage, exclusivement que de l'expression de la forme. Ce n'est pas le contenu idéique, mais la forme de l'expression qui nous conduit aux réactions biologiques qui forment la base des manifestations psychiques. »

Notre façon de voir s'éloigne cependant très profondément des conceptions tant théoriques que pratiques de cet auteur.

le passage à l'acte vis-à-vis de l'objet dans les impulsions verbales qui soulignent obligatoirement les périodes d'abréaction nécessaires.

Deux systèmes sont adoptés, le premier par les thérapeutes, le second par les patients, qui permettent aux névrosés d'accomplir cette approche de leurs mouvements pulsionnels.

Le système des thérapeutes réside dans la méthode analytique : position du patient et règle fondamentale.

Le système des patients sera le point de départ de notre démonstration ultérieure sur la forme des mécanismes de la relation d'objet.

La méthode des analystes va nous servir d'introduction.

La position allongée du patient en analyse ôte, théoriquement, à ce patient, toute possibilité de réception de stimuli, venant de l'analyste, objet extérieur, autres que les stimuli auditifs. Cette position, qui soulage le travail musculaire du maintien de l'équilibration, limite, par ailleurs, la liberté de mouvements du sujet en analyse et ne lui permet pas, en tout cas, d'entrer en contact effectif avec l'analyste.

La règle fondamentale recommande au patient de verbaliser tout ce qu'il peut verbaliser de lui-même. « Nous invitons le malade à se mettre dans un état d'auto-observation, sans arrière-pensée, et à nous faire part de toutes les perceptions *internes* (1) qu'il fera ainsi. »

Cette double méthode, en résumé, tend à éviter le plus possible à l'analysé la relation sensorio-motrice avec l'analyste - objet extérieur. Nous comprenons facilement son intérêt. La forme sensorio-motrice de relation étant la plus proche de l'élément pulsionnel de base, nous devons éviter au patient d'en être, d'abord, trop près, pour lui permettre, ultérieurement, de s'en rapprocher jusqu'aux formes verbales impulsives d'abréaction.

Nous allons voir que le patient renforce spontanément la prescription analytique en éloignant de lui-même l'objet extérieur réel et les risques de le détruire, par diverses formes graduées d'intériorisation de cet objet.

Dans l'interprétation de la forme de cette séance, nous utiliserons les termes d'objet extérieur, direct, et d'objet intérieur, et nous distinguerons plusieurs formes (fantasmatique, intellectuelle, par exemple) de cet objet intérieur. Il nous est impossible, maintenant, de définir de façon précise ces termes que nous allons justement être appelés à présenter et à illustrer dans notre étude clinique, et à expliciter, en en soulignant la genèse, dans notre étude théorique.

---

(1) Le mot « internes » n'est pas souligné dans le texte de FREUD.

Nous nous limitons donc, pour l'instant, à signaler que l'objet extérieur est, dans notre interprétation clinique, l'analyste. La patiente est en rapport direct avec cet objet extérieur à certains moments seulement de la séance, moments où sa verbalisation est impulsive par exemple, lorsqu'elle s'adresse à nous sans *arrière*-pensée, pouvons-nous dire après FREUD.

L'objet intérieur, dont nous pouvons donner pour type le fantasme ou l'élément intellectuel, est ainsi nommé parce que, même s'il constitue au maximum une représentation de la réalité, il reste cependant intérieur au sujet, « transportable » par le sujet pourrions-nous dire, et sans relation directe avec l'objet extérieur. Il peut seulement, dans quelques cas, servir de base au pont jeté par la patiente à l'objet extérieur, à l'analyste, lorsque cette patiente verbalise par exemple, devant l'analyste, son fantasme. Il ne s'agit, alors, que de l'extériorisation d'un objet intérieur, le fantasme, qui dans sa nature première, nous le verrons, a justement pour qualité essentielle d'être un objet intérieur.

A chaque instant, la forme de la relation est en rapport avec le contenu, et ce rapport maintient l'objet à une distance déterminée, malgré les vagues pulsionnelles. Cette distance diminue au cours de l'analyse jusqu'à friser l'impulsion motrice, et c'est à partir de cette distance minima que se restaurera la personnalité sur une base solide.

Nous allons maintenant assister, tout au long de la séance précédemment présentée, à la succession des moyens de relations de Marthe avec nous, dont fait partie la « forme intime du récit » (AJURIAGUERRA), succession de moyens de relation d'objet qui se fond avec le travail d'approche des pulsions.

Nous n'insisterons pas sur le préambule analytique, nous voulons dire sur la période dans laquelle nous allons chercher la patiente et jusqu'à ce qu'elle soit allongée. La situation est là complexe, les objets sont multiples, les déplacements possibles sont nombreux, l'activité motrice est riche. Il est à remarquer, à ce sujet, l'apparence calme de Marthe et sa relation apparemment simple avec ce qui l'entoure, faits qui contrastent, nous le savons, avec la suite de la séance, lorsqu'étendue, Marthe en sera réduite à s'exprimer par la voix et par une motricité limitée, seules canalisations permises.

Nous nous attacherons d'abord à chacun des mouvements de Marthe, la suivant pas à pas dans le début de la séance. Puis, pour éviter trop de redites, les mécanismes essentiels de relation d'objet



de Marthe étant déjà vus, nous ne soulignerons que certains passages particulièrement caractéristiques (1).

### I.

*Elle croise les bras et fléchit à demi les deux jambes sur le côté.*

Cette situation posturale a été ultérieurement, sur notre demande, interprétée par la malade elle-même, et consiste en une opposition à un viol possible de notre part. Elle n'est accompagnée d'aucune représentation mentale. Nous sommes, ici, objet extérieur. Et, malgré tout, nous pouvons penser qu'un objet intérieur existe. En effet, Marthe n'adopte pas, en fait, son attitude de refus, contre un viol possible de notre part, mais surtout contre son désir (forcément intérieur) de ce viol.

Nous disons cependant que la situation n'est accompagnée d'aucune représentation mentale parce que, à la suite de manifestations identiques, nous avons interrogé Marthe. Ce n'est que la cessation de son activité motrice de rejet qui a permis à Marthe de fantasmer le mouvement qui venait de se passer, rien de « mental » ou de « psychologique » ne s'étant déroulé, selon la patiente, au cours du mouvement lui-même. Nous disons, de ce fait, que nous sommes à ce moment « objet extérieur » la relation étant, dans sa majeure partie, établie directement avec nous, sans intermédiaire objectal intérieur conscient. Par ailleurs, l'analyste, c'est-à-dire nous, « objet extérieur », sommes réduit à un rôle seulement relatif d'objet extérieur, tel que nous l'avons précisé dans le préambule.

### II.

*Marthe place ensuite sa main gauche sous sa tête, pliant le bras, puis esquisse quelques mouvements des doigts de sa main droite sur son flanc.*

Interprétation donnée, dans les mêmes conditions que la précédente, par la malade elle-même. Se relevant la tête de la main, elle se place ainsi hors de portée de ce qu'elle croit être notre champ visuel (nous sommes encore objet extérieur). Les mouvements des doigts n'ont pas été interprétés. Ce geste et cette attitude ne sont accompagnés d'aucune représentation mentale.

### III.

« Je ne pense à rien de spécial si ce n'est que je me demande pourquoi j'ai froid, éternellement froid. »

(1) Notre façon d'envisager la forme transférentielle de la relation d'objet, que nous développons dans les pages suivantes, ne semble pas avoir été antérieurement présentée dans la littérature analytique dont D. LAGACHE fait un très large compte rendu dans *Le problème du transfert*, 1951.

‘ Nous l’avons vu, le froid est érogène. Il est, ici, représenté comme vécu, c’est-à-dire profondément intérieur, comme objet interoceptif. Cette sensation est traduite par une double précision oratoire :

« Je ne pense à rien » qui montre l’absence d’un intermédiaire fantasmatique.

« Je me demande », forme pronominale, souligne un enfouissement, une intériorisation de l’objet. C’est à elle (à nous intériorisé) sous une forme immobile, « intellectuelle », qu’elle le demande.

La manifestation de froid est une relation érotique, nous le savons. Mais elle « nous » demande pourquoi elle a froid. Nous sommes donc intériorisé à deux degrés :

- le plus superficiel, d’observateur, c’est « nous » à qui elle le demande (sous la forme « je me demande ») ;
- le plus profond, en tant que jouant un rôle dans le froid érotique.

Il y a donc là :

- un objet profondément enfoui, le froid ;
- un objet intermédiaire avec qui elle fait ses réflexions ;
- un objet extérieur (nous réel) avec lequel elle n’a pas, apparemment, de relation directe.

Nous pouvons ainsi constater que l’objet (nous) n’est pas exclusivement intériorisé, mais qu’il s’agit de l’intériorisation de toute la relation avec nous, à deux niveaux différents.

#### IV.

*Légère agitation générale de tout son corps et de ses membres.*

Interprétée, ultérieurement, comme destinée à se débarrasser de nous, ainsi redevenu objet extérieur. La proximité de l’objet due au rapprochement précédent fait place à une manifestation de rejet d’un objet trop proche. La manifestation de rejet est motrice.

#### V.

« Ça m’énerve parce que cela n’est pas normal » (*d’avoir froid*).

Reprise de l’idée de froid, donc de rapports avec nous, objet intérieur au second degré. Notons la reprise de la forme pronominale. Même construction qu’au III.

## VI.

*Marthe tousse un peu puis place sa main droite sous ses fesses.*

La toux, classiquement, est un système de rejet d'un objet intérieur. Trop d'interprétations sont possibles. Manquant de certitudes, nous n'interpréterons pas ce mécanisme.

La main droite placée sous les fesses, après avoir été devant la bouche qui tousse, est un acte, puis une posture, destinés à maintenir immobile une main agressive. C'est une manifestation de rapprochement, motrice et « consciente » ici, de l'objet extérieur.

## VII.

« Ça n'est pas la peine que je pose la question parce que vous n'y répondrez pas ! »

Premières paroles s'adressant presque directement à nous (*vous* n'y répondrez pas). L'objet reste cependant intérieur. Marthe donne la réponse pour nous, mais n'a jamais, jusqu'ici, été aussi proche, verbalement, d'un rapport avec la réalité.

## VIII.

*Soupir profond.*

Il est difficile d'estimer la valeur propre du soupir, c'est une manifestation proche, nous le savons, de l'angoisse. L'angoisse peut être, éventuellement, considérée comme une relation d'objet avec un objet mal dessiné, ineffable, ni intérieur, ni extérieur, comme la relation avec l'objet que l'on pourrait dire momentanément disparu.

## IX.

« Je n'ai pas d'angoisse d'avoir froid... mais ça n'est pas normal... Ce n'est pas la peine d'insister, il n'y aura pas de réponse... »

L'angoisse a été effectivement traversée comme le soupir précédent le laissait prévoir.

Comme nous le signalions au paragraphe précédent, l'angoisse peut être considérée comme une relation d'objet (nous ne nous éloignons pas de la position classique, en ce fait). L'angoisse est alors le moment, le passage, l'infiltration, l'« irruption » (PASCHE le dit en ce terme, mais dans d'autres conditions), de la relation d'objet dans le sujet, lorsqu'il n'y a plus de sujet ni d'objet distincts. Ce passage peut se faire dans

les deux sens, soit d'intériorisation de la relation d'objet lorsque cette relation directe est dangereuse, soit d'extériorisation de la relation, avec restitution de l'objet, remise de l'objet à sa place, dans la prise de conscience par exemple.

Le mouvement de la relation semble ici, d'abord un mouvement d'intériorisation de l'objet à la faveur de l'intériorisation de la relation, avec un passage angoissant concomitant, puis une relation avec l'objet intérieur, plus intérieur encore, moins direct que dans le « vous n'y répondez pas » précédent, où l'objet était malgré tout nommément désigné.

#### X.

« J'ai rêvé l'autre jour... »

Nous savons ce qu'elle a rêvé, et ce que cela représente pour elle, inconsciemment, à savoir la représentation de la scène primitive et l'incertitude pesant sur la nature de l'objet (PASCHE pense que l'identification primaire simultanée aux deux parents — notre observation en est une illustration — est à l'origine du caractère terrifiant de cette scène), le possible abandon du pénis, l'envisagement de l'homme, de rapports peut-être dangereux avec lui, la mère sûrement dangereuse. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de tout le préambule que l'on peut considérer comme introductif à ce rêve et de la recherche d'une distance convenable, pour Marthe, à la relation avec nous nécessaire au rapport du rêve, distance trouvée obligatoirement proche de l'angoisse, après tout ce tâtonnement fait de relations plus ou moins directes et d'intériorisations plus ou moins profondes.

#### XI.

« Pourquoi, là, vous ne me répondez pas ? »

Les paroles, impulsives, s'adressent, pour la première fois, directement à nous. Marthe n'a jamais été si proche de la relation directe positive avec nous, objet extérieur réel.

#### XII.

*Soupir.*

L'objet est sans doute réintériorisé avec un nouveau passage d'angoisse. Cette modification suit la première relation verbale impulsive avec l'objet extérieur. La distance fantasmatique qui permet le rapport du rêve n'est pas encore trouvée.

## XIII.

« Ce n'est pas la peine que je m'énerve... Si pourtant il y a une explication... (*Sous-entendu vraisemblablement : vous pourriez bien me la donner*). ... Éternellement gelée comme je suis. J'ai une tension artérielle très basse, je sais bien. »

*Remue les deux jambes à ce moment.*

« ... Les autres n'ont pas froid et moi je suis gelée... Bon... »

Les mécanismes précédents semblent, ici, repris successivement avec rapidité, comme s'il s'agissait d'un résumé du préambule qui a servi à établir la distance optimale qui, pouvons-nous penser, va permettre le récit du rêve.

« Ce n'est pas la peine que je m'énerve », forme pronominal, montre la relation (qui contient l'objet), intériorisée et retenue dans un effort. Marthe observe son énervement. Puis elle nous considère de façon plus détachée d'elle mais le « vous » ne sort pas. Son objet intérieur, n'est pas assez proche de la réalité que nous représentons. Elle intellectualise ensuite, enfouit à nouveau, prenant une nouvelle distance par rapport à un objet très intérieur cette fois, intellectuel.

Marthe remue les deux jambes. Nous savons qu'elle nous repousse ainsi en tant qu'objet extérieur.

Le « Bon »... final peut être interprété, croyons-nous, ainsi : « Bon, j'ai trouvé le passage (entre elle et nous), je suis sur un terrain possible, à une distance convenable » ; et effectivement, cette fois, le rêve va sortir.

## XIV.

MARTHE. — « Oui, dans le rêve... Je suis en train de jouer. Devant moi ces pieds sur la piste m'empêchent de jouer. Devant le cinéma je me heurte à des tas de gens. Les garçons sont des garçons du golf contre qui je joue. C'était dans le même rêve (*sous-entendu : que le train à crémaillère*)... ou dans la même nuit, je ne sais pas si je me suis éveillée entre les deux. »

C'est la réponse à notre question : « J'en ai rêvé, comment ça ? » qui demandait des précisions sur la réalité qui avait été le point de départ du rêve.

La seule perturbation que notre question apporte au débit du rêve est l'interruption : « C'était dans le même rêve (*sous-entendu : que le train à crémaillère*) ou dans la même nuit, je ne sais pas si je me suis

éveillée entre les deux... » Cette interruption marque une réflexion de Marthe sur elle-même, une manipulation nécessaire pour estimer le niveau de l'objet, une vérification de son effective intériorité, ce mécanisme nous niant ainsi en tant qu'objet extérieur qui vient de se manifester.

#### XV.

*Elle secoue à ce moment la tête pendant le silence puis se gratte la joue, puis secoue à nouveau la tête.*

Nous n'interpréterons pas, faute de connaissance à ce sujet, le fait qu'elle se gratte la joue. (L'auto-érotisme est cependant évident.) Secouer la tête nous est, par contre, connu : c'est un moyen de rejeter un objet intérieur constitué par une image fantasmatique.

#### XVI.

« Je m'accroche sur le « comment ça » (*de notre intervention*), comme si vous aviez marqué une opposition. »

Le « vous » est à nouveau employé, la dernière fois (XIII) il avait été seulement esquissé. L'objet intérieur, l'image fantasmatique à rejeter, c'est la relation d'*opposition* que, selon Marthe, nous avons marquée. Il nous faut dire quelques mots à ce sujet. La relation d'objet de Marthe est tout entière déterminée par deux tendances violentes, classiques, à notre égard : celle d'avoir avec nous des rapports sexuels — nous venons d'en voir certains aspects — d'une part, celle de nous frapper, de nous blesser, de nous détruire, d'autre part. Ce mélange instaure le désir d'une relation sado-masochique que Marthe cherche souvent à établir avec nous. Cette relation est effectivement érotisée dans le contact analytique, au point que nos interventions ont dû, depuis longtemps, être réduites au strict minimum car, toujours interprétées comme une *opposition*, elles ont déclenché à plusieurs reprises une véritable excitation sexuelle, bien faite pour que Marthe s'en tienne là et empêche ainsi l'analyse de se dérouler. On conçoit donc que notre intervention ait été interprétée dans le sens d'une opposition, d'un viol, manifestations d'un objet extérieur, accepté comme tel, comme le montre le « vous » directement lancé dans la réponse de Marthe.

Retenons que les deux phases précédentes (XV et XVI) ont suivi de peu notre intervention. On peut se demander si la relation n'aurait pas continué sur le même mode de facilité que précédemment si nous

n'étions pas intervenu. On peut se demander aussi si nous ne sommes pas intervenu pour tâter, nous aussi, le terrain, le niveau de la relation, et en éprouver la solidité. La « question d'orgueil » nous ayant vraisemblablement fait sentir la sous-jacence très proche du pénis, nous devions être étonné que la relation se poursuive d'une allure aussi confortable.

#### XVII.

MARTHE. — Évidemment, j'interprète, comme si ce que j'ai dit ne vous convenait pas. Ça n'a pas à vous convenir ou pas, c'est ce que j'ai pensé, c'est tout ! Je ne peux m'empêcher de traduire ce que vous dites d'une façon désobligeante pour moi. Je devrais pourtant commencer à ne pas faire attention à ce que les autres disent !

Il y a là, dans une tentative d'intellectualisation rassurante, une espèce d'immersion de l'objet dans les profondeurs intérieures. Marthe établit une relation avec un objet très enfoui, profondément éloigné de la réalité. Ses paroles ont l'air de constituer une relation positive avec nous ; en fait, cette apparence positive ne tient que grâce à l'intériorisation intellectuelle. Cette qualité intellectuelle de l'objet est marquée dans le fait que Marthe prend parti dans un choix de matériel presque totalement dépourvu de réalité extérieure, presque totalement dépourvu de relation avec l'objet réel.

#### XVIII.

*Silence assez long. Secoue la tête.*

Le fantasme d'opposition qui contient, nous le savons, la relation génitale avec nous, réapparaît. L'objet, d'intellectuel qu'il était, se rapproche de la réalité, Marthe éprouve le besoin de s'en débarrasser en secouant la tête à nouveau.

#### XIX.

« Il serait plus simple de dire à quoi j'ai pensé... Le fait d'avoir un nouveau rêve... Oh !... Pourquoi ?... »

« Il serait plus simple », dit Marthe, de verbaliser le fantasme, de le sortir, de le rendre presque à la réalité, en l'affrontant à la réalité.

Cela serait théoriquement « plus simple » mais, en fait, il s'agit de sortir le sac-pénis, nous le savons. La distance n'est pas trouvée pour une telle sortie, pour une telle prise de conscience.

La phrase de Marthe se situe entre deux temps où elle secoue sa tête pour la débarrasser du fantasme de relation d' « opposition » avec nous. Il est certain qu'ici, Marthe poursuit, à travers sa réticence, le profit érotique de cette « opposition », et cela n'est pas fait pour faciliter la sortie du fantasme.

## XX.

*Secoue la tête, remue la main droite, s'agite, descend sa jupe, puis se calme et replie la main gauche sous la tête. Silence pendant ce temps.*

C'est ici un éloignement moteur de l'objet trop proche de la sortie, trop près d'être rendu à sa presque réalité. Ce passage à peine esquissé au plan moteur, plan de l'action, va de pair avec le double éloignement : secouer la tête pour se débarrasser du fantasme sans l'extérioriser et descendre la jupe pour se débarrasser de la presque réalité. Le repliement de la main sous la tête correspond, nous l'avons vu, à une tentative de disparaître de notre champ visuel, à un prolongement de l'évitement de notre proximité effective.

## XXI.

MARTHE, *énervée*. — « Oui, la forme, pas la taille. »

Malgré la précaution de forme, la relation est franche, l'objet étant fantasmatique.

## XXII.

*Triture de la main droite une boiserie à proximité.*

Il s'agit, nous le pensons d'après le contexte, d'un équivalent masturbatoire. L'objet, qui est classiquement une partie du sujet, est ici déplacé à l'extérieur. C'est la première manifestation motrice franche de relation positive avec un objet extérieur. Mais c'est un équivalent masturbatoire, et nous pourrions longuement épiloguer là-dessus.

## XXIII.

MARTHE, *nous coupe la parole*. — « Je comprends que vous ne compreniez pas. »

Le niveau de relation établi par Marthe semble effectivement « bon ». Nous sommes intériorisé juste au point qui permet à Marthe de continuer nos phrases.



## XXIV.

« Je pense à quelque chose. Je dis : Ce n'est pas vrai ! Je pense marin, c'est la mer, la mère, je ne comprends pas... »

Marthe fait ici la distinction entre deux objets intérieurs : penser (qu'elle fait) et comprendre (qu'elle ne fait pas). Il s'agit de deux formes fantasmatiques, la seconde beaucoup moins intellectuelle, plus affective, est, nous le savons, très proche de la réalité. Il s'agit de comprendre effectivement, d'abréagir, de laisser aller l'impulsion sinon motrice, du moins verbale.

## XXV.

MARTHE. — Quand vous dites ça !

L'impulsion verbale est nette, la relation avec nous, objet extérieur réel, est étroite comme le paragraphe précédent le faisait pressentir. Notre intervention a évidemment précipité les choses, en nous manifestant comme objet extérieur.

## XXVI.

*Se secoue, s'agite.*

Elle se débarrasse de nous qui étions trop proche en tant qu'objet extérieur, d'où l'utilisation de la motricité.

## XXVII.

« Je ne comprends pas trop bien, ce n'est pas vrai ! »

Marthe revient à l'objet intériorisé, dont elle se rapproche ainsi, tout en vivant la proximité impulsive qui accompagne la « compréhension », l'extériorisation, la confrontation du fantasme et de la réalité.

## XXVIII.

*Place sa main sur le front.*

La tête, le front, sont à nouveau pris comme objet. Il s'agit de cacher le fantasme et sa compréhension, trop proches de l'abréaction ou de l'action, de le maintenir dans la boîte, de l'empêcher de sortir.

## XXIX.

« Je ne pense à rien, je revois seulement l'image, mais je ne pense à rien. »

Le fantasme-image, objet intérieur immobile, apparaît et assure une distance que « penser » raccourcirait. Marthe a substitué « penser » à « comprendre ». Tout à l'heure (XXIV), elle pensait et ne comprenait pas.

### XXX.

« Je vais être obligée de le sortir (*ce que je pense*), alors que ça n'a pas de rapport... Mais je n'en sortirai pas sans ça... »

Laisser sortir le fantasme est dangereux. En sortant, il devient presque action. Elle n'en sortira pas sans ça. Le fantasme, bien qu'objet intériorisé, c'est aussi elle et c'est justement, là, la différence avec la réalité extérieure qui n'est plus seulement elle.

On voit ici, nettement, que l'objet n'est intériorisé que grâce à l'intériorisation de toute la « relation d'objet » qui constitue le fantasme.

Sortir le fantasme, c'est remettre l'objet à sa place, au dehors, le restituer, et avoir ainsi des rapports avec l'objet extérieur, réel.

### XXXI.

*S'agite. S'est croisé les jambes depuis quelques instants. Se caresse la joue.*

Éloignement d'un objet extérieur, trop proche, par voie motrice. Puis, l'objet devient une partie d'elle-même. Marthe se caresse la joue, comme au XXII elle triturait la boiserie à proximité. Mais la satisfaction d'auto-érotisme est nette ici.

### XXXII.

« Dans un salon, même devant ma mère, il me remontait les jupes pour me caresser. C'est un détraqué. »

L'objet est effectivement intérieur, sous forme fantasmatique. C'est lui qui la caressait tout à l'heure lorsqu'elle se caressait la joue. C'est nous aussi qui sommes intérieur, et cette intériorisation permet à Marthe de reprendre le rapport verbal.

Un « détraqué », que ce soit lui ou elle, est un individu dont le mécanisme est détraqué et justement le mécanisme « normal » de la rétention de l'action impulsive; pulsionnelle, par incorporation de la relation d'objet, au moins sous forme fantasmatique.

## XXXIII.

« Pourquoi y ai-je mis ma mère ? D'autant que malgré tout, il craignait mes parents, pourquoi ? »

L'intériorisation rassurante de l'objet persiste. Les deux phrases nous le confirment.

« Pourquoi y ai-je mis ma mère ? » Marthe fait là comme si elle était libre ou non d'y mettre sa mère. Elle n'en est libre que dans la mesure où l'objet, intérieur, est manipulable par elle.

« Il craignait mes parents. » Nous savons que c'est elle qui craint ses parents, les caresses de son père et l'hostilité de sa mère.

## DISCUSSION

Quelques remarques, d'ordre général, s'imposent dès maintenant.

Les interprétations que nous avons faites des mécanismes de relation d'objet de Marthe sont des interprétations schématiques. Nous avons tenté de dégager de notre matériel certaines formes de relation, et d'établir ainsi une espèce de hiérarchie linéaire de ces formes qui, partant de la relation motrice pulsionnelle directe avec l'objet extérieur, vont jusqu'à la relation intellectuelle avec l'objet profondément intériorisé. Or, cette hiérarchie linéaire se heurte à la réalité pour trois raisons essentielles.

D'abord, parce que nous traitons de phénomènes dynamiques en des termes obligatoirement statiques, que nous fixons des moments complexes qui perdent, de ce fait, de leur réalité (en cela, nous ne faisons rien d'autre, au fond, que d'utiliser, mais délibérément, des mécanismes identiques aux mécanismes d'intellectualisation de Marthe).

Ensuite, parce que les mécanismes que nous indiquons comme se produisant dans un sens qui éloigne la relation d'objet de la motricité pulsionnelle primitive, se produisent également, et en même temps, dans la direction opposée, sans qu'il nous soit possible de cerner toutes les nuances de ces oppositions concomitantes, ne signalant que la qualité dynamique essentielle du mouvement que nous percevons.

Enfin, parce que nous utilisons une classification unidimensionnelle, négligeant sûrement ainsi un certain nombre de mécanismes qui, pour ne pas toucher au vif de notre sujet, n'en jouent pas moins un rôle important dans la polyvalence de la réalité (là encore, nous ne faisons que poursuivre un objet unique, notre thème, mais délibérément, comme Marthe poursuit, sans s'en douter, son unique objet, à travers les innombrables variations de tout ce qui l'entoure).

Une seconde limitation est imposée à la valeur générale des conclusions que nous pourrions tirer de nos interprétations. Cette limitation a ses origines dans les faits que les mécanismes que nous décrivons n'appartiennent en propre qu'à Marthe, et n'appartiennent en propre qu'à cette séance, que Marthe n'est qu'une phobique, enfin qu'il s'agit là d'une relation d'objet dans le transfert. Tout cela sans compter, encore, l'insuffisance vraisemblable de nos perceptions et l'insuffisance du langage écrit qui ne nous permet pas de signaler toutes les modulations tellement significatives de la parole.

Nous avons donc affaire, ici, à des événements d'une portée théoriquement réduite.

Cette limitation nécessaire est cependant très relative. Nous avons souligné le rétrécissement imposé par la règle analytique de la valeur de l'objet extérieur qu'est l'analyste ; nous savons maintenant que ce mécanisme est peu de chose en regard de l'importance des mécanismes identiques dont use le patient, et dont il use dans n'importe quelle circonstance, nous voulons dire même en dehors de l'analyse. Le syndrome de Marthe est, par ailleurs, un des plus vastes, celui qui s'étale le plus dans le cadre des névroses de transfert. Enfin, cette séance, bien que mouvementée et riche, et qui se situe en plein cours d'analyse, ne constitue nullement un cas particulier. Nous aurions, d'ailleurs, pu faire la même interprétation sur n'importe quelle séance de n'importe quel patient.

Nous sommes, cependant, loin de croire que nous avons dégagé ici toutes les formes majeures de la relation d'objet dans le transfert, et l'analyse identique de certains syndromes (nous pensons en particulier à la névrose obsessionnelle) permettraient sans doute de compléter avantageusement notre démonstration.

Le plan de notre développement sera simple. Nous soulignerons, comme nous venons de le dire, les niveaux essentiels, caractéristiques, spécifiques, sur lesquels Marthe bâtit sa relation d'objet, au gré du matériel, du contenu qui se présente à elle, et en rapport avec ce contenu. Nous examinerons ainsi successivement et brièvement : l'activité motrice d'une part, l'angoisse, les fantasmes, l'intellectualisation, d'autre part, mécanismes de relation d'objet s'éloignant de plus en plus de la motricité pulsionnelle initiale. Nous montrerons comment ces mécanismes se substituent les uns aux autres, et peuvent être repris tour à tour comme objet par le sujet. Nous verrons enfin comment on peut penser que cette évolution reste une adaptation à l'objet et permet au sujet d'accepter la proximité effective de l'objet dans l'analyse.

#### A) L'ACTIVITÉ MOTRICE

Gestuelle, posturale, d'agitation générale ou segmentaire, mimique, servant aussi à l'accomplissement de fonctions corporelles, l'activité motrice s'exprime tout au long de la séance, occupant la plupart du temps des silences, accompagnant une activité mentale, ou existant sans elle.

Dans un ouvrage récent, plein d'intérêt en raison des données

apportées et de la large base sur laquelle se place l'auteur, J. DE AJURIA-GUERRA nous montre les rapports de l'activité motrice, telle que nous l'entendons, avec le langage et le geste, selon leurs différents niveaux d'intégration et de désintégration. Nous ne pouvons, ici, faire un tel développement, nous limitant à analyser l'expression motrice de Marthe pendant la séance, en fonction de la nature de l'objet qu'elle vise.

P. LUQUET, dans un très intéressant travail : *A propos du geste dans l'analyse*, traite des activités motrices des patients pendant leur traitement et de leur interprétation, soulignant l'importance de la valeur de ces activités. Il distingue des décharges motrices élémentaires la mimique, la posture, l'acte, le geste, et situe ces événements selon leur degré de conscience et leur finalité. Notre étude, ne s'attachant que peu à déterminer la nature intime des diverses formes d'activité motrice, les envisageant seulement sous l'angle de l'appréciation de la forme de l'objet, nous regretterons de ne pouvoir discuter ici les termes de cet exposé.

Il est difficile de préciser dans quelle mesure les réactions motrices de Marthe s'approchent ou s'éloignent de la motricité pulsionnelle basale et, de ce fait, s'éloignent ou s'approchent de ce qu'on a l'habitude d'appeler la motricité volontaire.

Nous pouvons cependant penser que, au fur et à mesure de l'éloignement de l'activité motrice de sa forme pulsionnelle initiale, cette activité est en rapport avec un objet de plus en plus intériorisé.

Il n'est pas question, pour nous, de distinguer grossièrement deux catégories absolues de manifestations motrices, les unes plus ou moins proches des pulsions, inconscientes en tout cas, s'adressant à l'objet extérieur, les autres « conscientes », accompagnant un contenu mental et ne servant que d'intermédiaire, de pont, entre la relation qu'établit le sujet avec son objet intérieur, son fantasme par exemple (qui inclut l'objet) d'une part, et l'objet réel extérieur, d'autre part. Toute l'évolution individuelle s'oppose à l'absolu d'une telle distinction (1). Mais il semble bien qu'il existe ainsi deux dimensions selon lesquelles se tissent la plupart des manifestations motrices.

En analyse, du fait de la situation, frustratrice de l'objet extérieur (qui n'est jamais que relativement direct, comme nous l'avons vu), l'objet

---

(1) L'intériorisation de l'objet et le passage de l'activité motrice pulsionnelle à d'autres formes d'activité motrice s'accomplit, nous le savons, tout au long de l'évolution individuelle, et essentiellement dans la période pré-génitale, l'individu intégrant successivement la motricité pulsionnelle en des formes qui, comme la mimique, le geste, le langage, s'adressent, ultérieurement, aussi bien à l'objet intérieur qu'à l'objet extérieur direct.

intérieur est pour ainsi dire « imposé », et le patient en profite largement.

Tout en restant d'accord avec J. MALLET sur l'essentiel de son remarquable travail sur *L'évolution de W. Reich ou l'analyste et l'instinct de mort*, ainsi que sur le point particulier du « va-et-vient de l'énergie entre les systèmes de défense névrotiques et les muscles », nous nous séparons de la pensée de cet Auteur lorsqu'il nous dit : « l'armure musculaire est dérivée de l'armure caractérielle ». Le refuge du patient sur « un plan, le corps, où les paroles de l'analyste ne peuvent plus l'atteindre » est vrai lorsqu'il s'agit d'une manœuvre verbalisée où l'intellectualisation est sous-jacente, lorsque, par exemple, le patient signale à l'analyste ses contractures musculaires (1). Mais lorsque « par exemple, un patient, nous dit J. MALLET, au cours de l'analyse, au moment où il repousse une interprétation évidente, présente un spasme de certains groupes musculaires », nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'un « refuge » mais bien de l'inhibition automatique d'une activité motrice pulsionnelle dangereusement naissante, apparue en raison de « l'interprétation évidente », c'est-à-dire en raison de la confrontation de l'objet intérieur et de la réalité, en raison de la restitution, exigée par l'analyste, de l'objet. L'objet reprenant sa place à l'extérieur, le sujet ne peut avoir avec lui qu'une relation motrice directe, proche du mouvement pulsionnel, le sujet inhibe alors le mouvement par la contracture. On ne peut, à notre avis, qualifier de « refuge » ce lieu, peu sûr en raison de la proximité pulsionnelle.

Si nous voulions prendre trois types essentiels des manifestations de Marthe illustrant une échelle de la motricité, selon la nature de l'objet essentiel, nous pourrions signaler ainsi :

a) La posture du I. — *Marthe croise les bras et fléchit à demi les deux jambes sur le côté,*

où la relation d'opposition à un objet extérieur est nette, où Marthe éloigne l'activité motrice pulsionnelle génitale et agressive (2).

b) La relation du XVIII. — *Marthe secoue la tête,*  
où la relation d'opposition à un objet fantasmatique (incluant l'objet initial, c'est-à-dire nous), intérieur, est nette.

(1) Le fait même de signaler l'existence des contractures montre la transformation de ces contractures, *vécues*, en un objet que le patient *observe* au dedans de lui.

(2) Ce type de réactions, les plus dénuées de rapport avec un objet intérieur, sont des réactions d'opposition, bien qu'elles constituent un rapprochement de fait de l'objet extérieur. Il s'agit là de réactions régressives épuisant une certaine énergie que Marthe utilise vraisemblablement pour ne pas être placée devant sa vie intérieure, pour ne pas être conduite à observer ses fantasmes. Nous savons d'ailleurs que ses fantasmes n'apparaissent qu'après la cessation de ces réactions motrices.

c) Le mouvement du VI. — *Marthe place sa main droite sous ses fesses,*

où la relation avec nous est, sur le plan moteur, positivée de force par Marthe qui est à ce moment le sujet de toute une manipulation intérieure d'objets.

Cependant, ces types d'activités, variant selon la mobilisation de l'objet, se succèdent parfois très rapidement, s'imbriquant presque, comme au XX où *Marthe secoue la tête, remue la main droite, s'agite, descend sa jupe, puis se calme et replie la main gauche sous sa tête.*

Nous voulons, en dernière analyse, faire remarquer toutefois que, dans l'activité motrice de Marthe, la majorité des mouvements observés (I, II, IV, XIII, XX, XXVI, XXXI), étaient destinés à se débarrasser d'un objet extérieur trop proche, avec lequel elle établissait, sans contenu mental conscient (du moins sommes-nous en droit de le penser), une relation motrice pulsionnelle, génitale et agressive. On ne sera donc pas étonné, étant donnée la proximité pulsionnelle, que cette activité motrice soit surtout une activité d'opposition, de rejet de l'objet extérieur.

Pour conclure ce bref paragraphe sur l'activité motrice, nous pourrions dire que la motricité, bien que s'éloignant plus ou moins, en une grande variété de formes, de la relation pulsionnelle directe, n'en constitue pas moins le système de relation le plus intime possible entre le sujet et l'objet. On pourrait se demander, dans ces conditions de proximité de la motricité et de la relation pulsionnelle, si la motricité et la sensorialité nécessaire, ne constituent pas en grande partie, artificiellement figées sur le plan topique, ce que FREUD appelait « la couche corticale du ça qui, aménagée pour recevoir et rejeter les excitations, se trouve en contact direct avec l'extérieur (la réalité) ».

Et comme nous savons, toujours selon FREUD, que « l'autre instance psychique, le *moi...* s'est développée à partir de la couche corticale du ça... [et que] le rôle constructif du moi consiste à intercaler entre l'exigence instinctuelle et l'acte propre à satisfaire cette dernière, une activité intellectuelle... », nous ne serons pas étonnés de nous voir faire dériver dans les paragraphes qui suivront, tout au moins une partie des mécanismes « intellectuels », de la motricité fondamentale.

Nous croyons ainsi, globalement, que l'intériorisation par le sujet de la relation d'objet motrice directe, pulsionnelle, est la base de l'édification intellectuelle qui s'établit par de nombreux intermédiaires dont nous soulignerons quelques types. L'éloignement de la motricité destructive est évidemment le mobile nécessaire à cette transformation,



à cette intériorisation de la relation d'objet motrice pulsionnelle initiale.

Pour préciser, de façon valable, ce que nous entendons par « intériorisation » de la relation motrice avec l'objet extérieur, nous devrions faire appel à des notions tirées de l'évolution de la première enfance. Nous réservant, pour de nombreuses raisons, de développer ces notions dans un chapitre ultérieur de notre travail, nous nous bornerons ici à une description théorique de ce que nous pensons être cette « intériorisation ».

La relation motrice avec l'objet extérieur comprend : le sujet, l'objet extérieur, la relation motrice agie du sujet vers l'objet.

La relation intériorisée met le sujet en présence de la relation précédente qui devient ainsi objet intérieur. Cet objet se compose : du sujet lui-même, de l'objet primitif, de la relation motrice agie du sujet sur l'objet et aussi, *point capital*, de la relation motrice agie de l'objet sur le sujet. Seule, cette intériorisation permet au sujet de faire jouer à l'objet un rôle de son choix. Notons que, dans ce rôle, l'objet est forcément paré des qualités sensorio-motrices du sujet.

Dans la réalité, ce mécanisme n'existe vraisemblablement jamais à l'état pur, mais se complique d'autres phénomènes, d'introjection orale par exemple, dont il reste cependant théoriquement distinct.

Cependant, entre la motricité directe, pulsionnelle, relation avec l'objet extérieur, et l'activité psychique, relation d'objet intériorisée (l'objet étant intériorisé de ce fait), nous pensons que peut se placer l'angoisse sur laquelle nous ne dirons que quelques mots.

## B) L'ANGOISSE

Deux manifestations (VIII et IX, puis XII) à peu près indiscutables d'angoisse surviennent chez Marthe pendant la séance. Elles précèdent immédiatement la mise à jour du rêve.

Nous avons à ce moment interprété l'angoisse comme le passage, l'infiltration, l'irruption de l'objet dans le sujet, au moment de l'indistinction qui résulte de ce passage, l'objet n'étant pas extérieur, réel, et n'étant pas non plus intérieur, et par là relativement manipulable par le sujet. Nous avons signalé qu'à notre avis, l'angoisse pouvait ainsi survenir soit lors de l'intériorisation d'une relation avec l'objet extérieur, soit lors de la restitution d'un objet intérieur, au moment de la prise de conscience par exemple.

Ici, les manifestations d'angoisse précèdent immédiatement le récit du rêve qui contiendra, nous le savons, un certain nombre de prises

de conscience, c'est-à-dire un certain nombre de restitutions d'objet. Cependant nous avons, lors des deux manifestations d'angoisse de Marthe, interprété ces passages comme des intériorisations de l'objet.

A vrai dire, il est extrêmement difficile de saisir le moment précis où le passage angoissant se produit, ce passage n'ayant été, de notre part, que l'interprétation de deux soupirs et de la phrase : « Je n'ai pas d'angoisse... ». Ce que l'on peut retenir, en tout cas, c'est la proximité du récit du rêve, les variations de la relation à une petite distance tant de la restitution de la réalité que de la fuite par intériorisation, court trajet sur lequel les phénomènes anxiogènes, qu'ils se produisent dans un sens ou dans l'autre, ne peuvent manquer.

Nous avons dit que l'angoisse pouvait être considérée comme une relation d'objet. Remarquons que l'angoisse peut être, à son tour et ultérieurement, considérée comme un objet. Et c'est là un exemple de l'un des points sur lesquels nous insistons fréquemment, à savoir celui de l'intériorisation de l'objet à la faveur de l'intériorisation de toute la relation. Lorsqu'un patient, en effet, vient nous voir et nous dit : « J'ai de l'angoisse », et qu'il affirme que ce phénomène se produit devant nous, nous savons qu'il substitue à la relation directe avec nous, objet extérieur, une relation avec son angoisse, objet intérieur polymorphe (constitué surtout, à notre avis, d'une ancienne relation avec un objet extérieur), dans lequel nous sommes inclus.

L'angoisse-objet peut être intériorisée davantage encore et devenir dans certains cas, nous le savons aussi, un véritable objet intellectuel, parfaitement manipulable par le sujet. Mais il ne s'agit plus d'angoisse, tout le monde est d'accord sur ce point.

Ainsi l'angoisse, tout en perdant son nom, présente des formes de plus en plus dégradées selon la profondeur de son intériorisation, selon la multiplicité des reprises qu'a effectuées le sujet, intériorisant d'abord la relation motrice pulsionnelle avec l'objet extérieur, puis reprenant successivement comme objet chacune des relations intérieures ainsi constituées. C'est, nous le verrons, la voie de l'intellectualisation, c'est l'éloignement progressif, vécu comme nécessaire par le sujet, de la motricité pulsionnelle initiale dangereuse.

On peut à ce moment presque confondre éloignement de la motricité pulsionnelle et éloignement de l'angoisse, bien que l'angoisse, du fait de sa situation frontalière puisse constituer un rendez-vous de choix, si l'on veut, du moi et du ça, rendez-vous prêt à servir de base, à chaque instant sensible et possible, à la réédification du moi. Et nous savons combien l'analyse use de ce rendez-vous.

En ce qui concerne l'angoisse, lorsque l'individu la conserve comme objet intérieur, nous lui voyons bien perdre son caractère propre, vibrant, et lorsqu'elle est trop longtemps vécue, nous lui voyons abandonner sa qualité explosive, nous la voyons s'intellectualiser.

Dans un ordre d'idées plus général, lorsque FREUD disait à propos de la névrose d'angoisse qu'il s'agissait d'un blocage d'une excitation d'origine sexuelle qui, n'étant pas assimilée psychiquement, ne pouvait plus s'écouler au dehors, on peut considérer qu'il marquait les deux issues possibles : l'une interne, l'assimilation psychologique, la voie ouverte à la pensée, l'autre externe, l'écoulement moteur pulsionnel, et qu'il situait ainsi l'angoisse comme un étroit passage intermédiaire, comme l'état de déséquilibre et d'hésitation avant que ne penche la balance. Le court-circuit entre le moi et les profondeurs du ça reproduisait d'une façon théorique la même image.

L'existence de l'instinct de mort, quelle qu'en soit la nature, ne change rien et n'impose aucune modification à notre façon de voir.

Nous concevons, nous l'avons dit, l'angoisse originelle comme un passage entre l'extérieur (et la motricité pulsionnelle qui le saisit) et l'intérieur (et l'activité mentale qui l'anime). Le passage anxiogène se fait aussi bien du dehors au dedans que du dedans au dehors, et existe autant dans la confrontation directe de l'objet intérieur avec l'objet extérieur, dans la prise de conscience si l'on veut, que dans l'intériorisation, sous certaines formes fantasmatiques par exemple, d'une relation extérieure dangereuse. Il est intéressant de noter, à ce sujet, l'état de sidération à la fois motrice et psychique, qui correspond au « passage » de l'angoisse.

Il nous est difficile de savoir de façon précise dans quelle mesure notre façon de voir se rapproche de la pensée de PASCHE, telle qu'il la développa devant cette Assemblée, l'an dernier à Rome, sous le titre *L'angoisse et la théorie freudienne des instincts*, dans un rapport d'une grande richesse dans lequel nous avons largement puisé.

Nous interprétons, peut-être, la pensée de l'Auteur, mais lorsque PASCHE nous dit : « Les tendances se différencient et s'intègrent progressivement en s'élevant du moi biologique au moi psychologique », nous y voyons le passage évolutif de la couche corticale du ça au moi, le passage de cet embryon de moi qu'est la couche corticale du ça, ou, selon nous, la sensorio-motricité, à un moi plus différencié, psychologique. Et lorsque PASCHE nous dit plus loin que « la condition essentielle de l'angoisse étant la rétention énergétique, cette surcharge est imposée au moi biologique qui y réagit presque automatiquement par l'angoisse,

alors qu'elle est provoquée par le moi psychologique qui met un terme à la détente pour se donner de l'angoisse », nous y trouvons là les deux directions essentielles qui empruntent le « passage » de l'angoisse.

Si nous regardons, selon le même auteur, les moyens de faire cesser l'angoisse, nous y trouvons au premier plan, outre l'auto-érotisme, la réalisation hallucinatoire du désir, la formation du moi, la formation de l'idéal du moi.

L'auto-érotisme, nous l'avons aperçu dans notre observation, au moins à trois moments (XV, XXIII, XXXI). Il est toujours sous-jacent, nous le savons, prêt à exploiter à son avantage le moindre danger. « Non seulement l'objet est évoqué, mais l'on peut dire que le sujet revêt l'image pour agir sur lui-même. »

Quant aux autres mécanismes de défense contre l'angoisse, ou, pour nous, contre l'activité motrice pulsionnelle, à commencer par la « réalisation hallucinatoire du désir » qu'évoque PASCHE, nous allons y venir dans les paragraphes suivants.

### C) L'ACTIVITÉ FANTASMATIQUE ET INTELLECTUELLE

Pas plus que pour l'angoisse, il n'est de notre intention de passer une revue des différentes définitions, ni partant, des différentes théories concernant les fantasmes. Pour ce faire, nous avons l'avantage de posséder un matériel de choix qui nous a été présenté à notre dernière Conférence, à Rome, par S. LEOVICI et R. DIATKINE, sous le titre *Étude des fantasmes chez l'enfant*.

Le problème est évidemment fort complexe puisqu'il traite des fondements mêmes de la pensée. Les Auteurs du rapport de Rome insistent, dans leur conclusion, sur la distinction fondamentale qui doit être établie entre « les fantasmes hallucinés, fruits d'une élaboration du Moi du sujet qui les vit, et ses fantasmes inconscients, issus des expériences vécues durant les premiers jours et les premiers mois de la vie ». Nous ne pensons pas que LEOVICI et DIATKINE limitent le monde des fantasmes à l'absolu de ces deux formes qui semblent constituer pour eux deux pôles essentiels d'activité fantasmatique, qu'il importe de ne pas confondre, dans la perspective thérapeutique, surtout chez les enfants.

Il importe aussi de ne pas confondre les différents plans de l'activité fantasmatique de l'adulte, et nous savons fort bien qu'entre un fantasme abrégé, un fantasme raconté, et l'expression d'une représentation intellectualisée par exemple, existent des différences capitales qui fixent immédiatement notre attitude. L'étude de ces formes psycholo-

giques de relation, sans doute moins nettement approfondie chez l'adulte que chez l'enfant, pourrait cependant, jointe à la fixation des types majeurs d'angoisse et d'activité motrice, servir de point d'appui au perfectionnement d'une séméiologie psychanalytique basée sur la relation d'objet.

Il existe évidemment, dans l'échelle fantasmatique, qui représente une grande partie de l'activité psychique, un nombre impressionnant de degrés. Les querelles de mots ne peuvent manquer de survenir à ce sujet, mais notre désir est davantage de souligner le mouvement général d'une hiérarchie possible des fantasmes que d'en fixer de façon précise les termes.

Le mouvement général d'une hiérarchisation des fantasmes ne peut être établi sur les caractères imprécis — parce que sans référence nette au développement biologique total — des concepts d'imago, d'identification, d'introjection. L'alimentation du nouveau-né, et tout ce qui s'y rattache sont, certes, d'une importance capitale. Mais laissons la parole à LEOVICI et DIATRINE : « Les travaux de PREYER, de SCHILDER confirmés par les récentes études de HÉCAEN et AJURIAGUERRA, donnent un aperçu de quelques caractères du monde dans lequel l'enfant vit aussi intensément ses émois. Malgré l'impossibilité évidente d'une étude phénoménologique, la connaissance de ces états a pu être suffisamment avancée par l'étude des conduites ou comportements successifs de l'enfant. Cette intégration va s'accomplir autour de deux pôles : la différenciation des activités sensorio-motrices (maturation des structures) et les réactions au monde extérieur... »

Ce sont là les deux pôles essentiels que nous nous efforçons de cerner : activité sensorio-motrice et relation d'objet. Nous n'entrons cependant pas ici dans la sphère neurologique qui dépasse notre compétence, mais notre démonstration ne veut être qu'une esquisse sur le plan de la clinique psychanalytique.

Revenons-en donc à Marthe. Nous ne connaissons son intérieur fantasmatique que par sa verbalisation, ce qui ne signifie pas que tout ce qu'elle apporte, verbalisé, traite de contenus fantasmatiques. Et cependant, en dehors de la verbalisation impulsive qui surgit à deux reprises : « Pourquoi là, vous ne me répondez pas ? » (XI) et « Quand vous dites ça ! » (XXV) et qui adopte des formes interrogative et exclamative, et en dehors des périodes de « motricité directe », qui peut prétendre chez Marthe à l'absence d'une manipulation intérieure de l'objet, et comment englober ce mouvement sous un autre terme que celui d'activité fantasmatique ?

On pourrait, dans ces conditions, et dans la perspective de la relation d'objet, établir une hiérarchie intérieure de l'activité fantasmatique chez l'adulte, dont les termes extrêmes seraient : l'activité traduite par la verbalisation impulsive d'un côté, l'intellectualisation de l'autre. Cette hiérarchie serait une reprise par le sujet, mais entièrement au dedans de lui, du mouvement premier de l'intériorisation de la relation avec l'objet extérieur (nous reviendrons à plusieurs reprises sur ce point que nous développerons dans la partie théorique), cet objet initial n'étant ainsi plus jamais parfaitement extérieur. Et sans doute n'est-il plus jamais parfaitement extérieur chez l'adulte non pathologique, « ... une fraction du monde extérieur a été tout au moins partiellement abandonnée en tant qu'objet et, au moyen de l'identification, s'est trouvée intégrée dans le moi, ce qui signifie qu'elle fait désormais partie du monde intérieur » (FREUD). L'impulsion verbale serait la manifestation la plus représentative de l'activité motrice pulsionnelle dont s'approche l'abréaction, et l'intellectualisation serait la plus représentative de l'intériorisation extrême, avec l'abandon progressif de l'expression motrice que cette intériorisation apporte. Nous arriverions ainsi à une conception de la pensée « métamorphose de l'action », de JANET, avec tous les passages que cette métamorphose implique et qui réapparaissent jusque dans le domaine propre de la pensée.

Ce que l'on a l'habitude, en effet, d'analyser dans le dialogue thérapeutique n'est pas et ne peut pas être le matériel effectivement formé lors des intégrations psychomotrices initiales, mais toujours une partie de l'élaboration fantasmatique ultérieurement formée par le sujet, élaboration qui doit être cependant calquée sur les manifestations primaires des intégrations, qui ne peut être autre chose qu'une répétition, sous une forme plus évoluée, plus intellectualisée, et progressivement verbalisée devant nous, de ces intégrations.

Dans ce cadre général, sous l'angle de la relation d'objet et en spécifiant bien que chaque terme (qui constitue à lui seul une relation d'objet) peut être repris à son tour comme objet, ce qui le débarrasse progressivement d'une toujours gênante motricité, nous pourrions inclure les deux niveaux que nous indiquent LEOVICI et DIATKINE, à savoir « les fantasmes inconscients » d'une part, les plus proches des pulsions et que l'on pourrait qualifier de fantasmes de l'activité pulsionnelle, et les « fantaisies hallucinées » d'autre part, fantasmes au sens le plus courant, « fruits d'une élaboration du moi du sujet ».

Quant à la « réalisation hallucinatoire du désir » de PASCHE, « amorce

de l'édification du moi », elle est sans doute très proche des « fantasmes inconscients ».

La difficulté d'expression et l'utilisation par différents auteurs des mêmes termes pour désigner des concepts différents, situent la relativité d'un problème avant tout dynamique et impossible à couler en des formes strictes. Le type de relation le plus proche de l'angoisse dans la vie intérieure est sûrement la « réalisation hallucinatoire du désir », ou le « fantasme inconscient », c'est-à-dire la représentation vécue de l'action pulsionnelle dirigée sur l'objet. Nous doutons d'ailleurs de l'existence possible, à l'âge adulte, de cette forme de représentation. L'intériorisation de la relation pulsionnelle motrice nous semble toujours au moins accompagnée d'un déplacement d'objet.

En ce qui concerne notre observation, remarquons que tout ce qu'exprime Marthe, en dehors de ses verbalisations impulsives, a tendance à la rapprocher de nous et, nous pouvons l'interpréter sans trop de finalisme, lui permet sans doute de supporter, grâce au jeu des intériorisations fantasmatiques, notre présence effective.

Ce jeu, qui marche au gré des vagues instinctuelles, est toujours en rapport avec la motricité agie vis-à-vis de l'objet, dont le sujet se tient souplement à distance par les infinies nuances de la vie fantasmatique (1).

Entre le sentiment de froid et « Évidemment, comme si ce que j'ai dit ne vous convenait pas. Ça n'a pas à vous convenir ou pas, c'est ce que j'ai pensé, c'est tout ! » (XVIII), il y a toute la place qui existe entre l'intéroceptivité (et son vécu), et l'intellectualisation (et son détachement), or ces deux formes d'expression traitent d'une relation de Marthe avec nous.

De même (nous éliminons volontairement les exemples du rêve, reprise fantasmatique d'une imagerie dynamique établie dans d'autres conditions que celles de la séance), il existe de notables différences entre « Je pense à quelque chose. Je dis : ce n'est pas vrai ! Je pense marin, c'est la mer, la mère, je ne comprends pas. » (XXIV et « Je ne pense à rien, je revois seulement l'image, mais je ne pense à rien » (XXIX). Toute la vie a disparu entre ces deux formes, toute la mobilité, toute

---

(1) Remarquons dès maintenant, ce que nous avons déjà dit et que nous préciserons à plusieurs reprises plus loin. La mobilité de la forme fantasmatique telle que nous la soulignons, ne se substitue en rien aux autres systèmes de défense mais existe parallèlement à eux. Ce jeu fantasmatique est, à notre avis, grossièrement exprimé ici, le produit de deux types essentiels de mécanismes : ceux des intériorisations sensorio-motrices primaires de l'objet d'une part, ceux de la période anale d'autre part.

la dynamique du premier niveau fantasmatique a laissé en place une image immobile (1) qui ne restera évidemment pas longtemps immobile du fait de notre présence (nous sommes d'ailleurs intervenu à ce moment, pour « animer » sans doute l'objet), mais dont la valeur est nettement distincte et qui se rapproche, en fait, du niveau de l'intellectualisation.

Encore un mot sur l'intellectualisation. Existant, pathologique, sous ses formes les plus marquantes, dans la névrose obsessionnelle, l'intellectualisation manque d'allure et de stabilité chez Marthe. Nous ne voulons pas nous attarder sur l'obsession ni sur la complexité du jeu psychologique de l'obsédé dont FEDERN a pu dire que le moi était fort parce qu'il tentait de régler la problème de l'angoisse (nous substituons à cela : le problème de la motricité pulsionnelle) par un jeu intérieur, une défense psychologique spirituelle. Et lorsqu'à propos de ce moi, BOUVET nous disait, dans son magnifique rapport que nous connaissons tous sur *Le moi dans la névrose obsessionnelle. Relations d'objet et mécanismes de défense*, que ce moi est dédoublé, pour le sujet (mais, en réalité, atteint dans sa totalité), et que « le sujet utilise cette scission entre les deux parties de son moi, comme un écran qu'il place entre l'analyste et lui, et déjà se pose la question des relations d'objet au cours du traitement », il ouvrait la perspective de notre travail d'aujourd'hui. Le Moi divisé, le sujet en assume une partie, l'autre partie servant d'écran entre l'objet extérieur et le sujet.

Mais « l'écran » est aussi un « pont » et ce que nous dit BOUVET : « ... la compréhension, aussi exacte que possible, à chaque instant du traitement, de la signification de la relation d'objet dans le transfert, peut éviter bien des surprises et des erreurs dont la conséquence serait, en frustrant à contre-temps le sujet dans ses rapports avec l'analyste, de défaire ce qu'il a spontanément construit, pour, selon l'expression de bien des malades, se maintenir accroché ou au mieux de lui ôter sa chance de troquer une mauvaise mais valable relation d'objet, contre une meilleure », peut régler notre conduite vis-à-vis de tous nos patients. C'est cette « compréhension de la signification de la relation d'objet dans le transfert » que nous avons essayé d'approcher dans ce paragraphe en soulignant ce que nous croyons être une partie des mécanismes de la formation des fantasmes et de l'intellectualisation.

---

(1) Cette immobilité de l'image fantasmatique ou de l'image onirique se retrouve avec fréquence chez les céphalalgiques, nous l'avons signalé dans l'introduction de ce rapport, qui poursuivent l'abandon de toute motricité jusque dans des réalisations fantasmatiques pourtant très éloignées de la réalité.



\* \* \*

Nous avons conscience, en terminant ce chapitre clinique, d'avoir laissé de côté un nombre important de faits et d'interprétations dont nous aurions pu tirer prétexte à la poursuite de notre discussion ou à des développements nouveaux.

La comparaison du mouvement que nous avons décrit et des mouvements classiques, tant théoriques que pratiques, de l'analyse, s'imposerait. Il n'est pas question de poursuivre cette comparaison ici en raison, surtout, du temps que demanderaient ces travaux. Les limites de l'inconscient et du préconscient, la nature du refoulement et de la prise de conscience restent des notions que nous avons à peine esquissées. Les mots de FENICHEL : « Le refoulé travaille à se faire jour vers la conscience et la motricité » résumera provisoirement, ici, notre pensée sur la marche du traitement.

L'analyse du mouvement des défenses du patient au cours des séances successives, du rapport qu'établit le sujet entre sa conception de la qualité de l'objet, d'une part, et la qualité de sa relation avec l'objet, d'autre part, l'analyse de l'évolution de ce rapport au cours du traitement, de l'approche progressive, par le sujet, de sa motricité pulsionnelle à travers le jeu fantasmatique de ses abréactions, de sa verbalisation impulsive, l'analyse enfin de la reconstruction de sa personnalité sur des bases psycho-motrices nouvelles, nous entraînerait trop loin; bien que ces développements restent parfaitement dans notre sujet. Notre travail ne nous a permis de donner ici que quelques aperçus de l'importance du rôle de la motricité.

Sur le plan biologique il serait intéressant, nous semble-t-il, de connaître avec quelle électivité les patients, selon leur syndrome, usent plus particulièrement de certains des mécanismes que nous avons énumérés, ou d'autres mécanismes de même nature. Si cette pensée se confirmait, ces mécanismes de défense étant en partie basés (nous ne minimisons aucun des facteurs classiques) sur certaines qualités de la sensorio-motricité du sujet, il y aurait là un pont jeté à la typologie. Mais il n'est pas question ici de poursuivre plus avant une telle hypothèse.

Les précisions sur l'aspect clinique et théorique de la motricité pulsionnelle, les qualités de la motricité dite « volontaire », leurs différentes formes évolutives, leurs niveaux essentiels d'intégration, leurs rapports, l'élaboration du langage, sont l'objet de travaux particuliers

établis par des spécialistes. Bien que nous ne nous avançons pas, ici, sur le terrain neurologique, nous nous plaisons à rendre hommage aux travaux d'AJURIAGUERRA qui ont une place importante dans l'inspiration de notre étude.

Les rapports de ces formes motrices, pathologiques ou non, avec les dysfonctionnements viscéraux sont des objets de travaux d'avenir, la motricité striée paraissant régulièrement impliquée, sous divers aspects, dans la plupart des affections classiques ayant donné lieu aux recherches dites psychosomatiques.

En conclusion de ce paragraphe essentiellement marqué par l'interprétation d'une séance d'analyse, par l'interprétation de chacune des expressions de Marthe, qu'elle soit activité motrice, angoisse, fantasmes, intellectualisation, et selon la dimension de la relation d'objet, nous voulons souligner encore une fois ce qui nous paraît capital : le rapport entre le contenu pulsionnel et la forme de la relation d'objet. L'intériorisation et la manipulation de cette relation d'objet selon les variations instinctuelles qualitatives ou quantitatives déclenchées par des modifications intérieures, de quelque nature qu'elles soient, ou provoquées par des événements extérieurs, assurent au sujet une stabilité relative que l'on pourrait presque qualifier d'homéostatique et qui lui permet d'accepter son voisinage de l'objet réel.

L'acceptation du voisinage de l'objet réel, élément nécessaire de la vie sociale de l'homme, se confond dans la normale avec un certain éloignement de la motricité pulsionnelle, ainsi qu'avec une certaine évolution des formes de la pensée.

La reconstruction, en analyse, de la personnalité du patient, des formes de sa pensée, ne peut se faire que lorsque ce dernier est venu frôler sa motricité pulsionnelle. Nous qualifions ces périodes tangentielles d'« abréactionnelles » et nous savons par expérience toute l'implication motrice qu'elles comportent. Elles nécessitent une longue préparation, un long travail d'approche de la part du sujet devant l'objet réel, l'analyste.

Nous reviendrons, dans la conclusion de notre rapport, sur la captation, à chaque instant intuitive, par l'analyste, de la situation exacte de son patient, et sur l'importance que joue, dans cette « intuition », l'identification psychomotrice du thérapeute avec son patient.

Avant de faire les développements théoriques, aussi courts que possible, qui s'imposent sur la genèse des mécanismes d'intériorisation de la relation d'objet, telle que nous l'avons décrite, nous voulons encore

faire nôtres ces mots de FENICHEL : « On doit considérer les phénomènes mentaux comme étant dus à l'interaction de forces qui tendent à la motricité ou s'y opposent. » Nous ajouterons seulement que ces forces sont pour nous, elles-mêmes, issues de la sensorio-motricité. Nous allons voir comment.

### III

## POINT DE VUE THÉORIQUE

Nous aborderons, dans cette partie théorique, quelques-uns seulement des problèmes qui nous paraissent essentiels dans la genèse des mécanismes de relation d'objet.

Notre but est de montrer, à travers les implications de l'évolution de la première enfance, certains des mécanismes utilisés par le sujet pour maintenir l'objet à une distance déterminée. Nous nous placerons, pour ce faire, sur le même terrain que celui de l'interprétation de la forme de la relation d'objet de Marthe, dans sa séance. Il nous semble inutile d'insister sur le fait que ce terrain ne rend compte que d'une partie de la réalité. De nombreuses mesures de distance sont prises par les patients, dont nous ne parlerons pas, et qui s'intègrent cependant aux diverses formes de relation d'objet dont nous étudierons l'évolution. La réalité est une, et nous sommes contraints à faire un découpage qui permette notre exposé.

Cet exposé ne peut prétendre être l'analyse exhaustive de la relation d'objet, il veut seulement appuyer théoriquement la valeur de certains des mécanismes que nous venons de mettre en évidence dans la partie clinique qui précède.

L'éloignement du sujet de sa motricité pulsionnelle nous paraît jouer un rôle essentiel dans la genèse de la fantasmatisation et de l'intellectualisation, et pouvoir servir de guide à la compréhension de toute une série des mécanismes de relation d'objet de ce type.

Nous aborderons successivement l'évolution de la relation d'objet dans ses rapports avec différentes phases des stades prégénitaux, ne disant que quelques mots des modifications entraînées par l'apparition du conflit œdipien. Notre silence relatif sur ce point se comprendra :

— d'abord, du fait que les mécanismes dont nous parlons ont surtout été mis en valeur jusqu'ici, dans la littérature analytique, au cours du stade génital.

— ensuite, parce que ces mécanismes, s'ils atteignent leur plein épanouissement au moment de la période de latence, puisent leurs racines essentielles dans les périodes prégénitales sur lesquelles nous insistons justement.

Ce travail sera incomplet pour une autre raison encore. Il considère essentiellement le versant subjectif des mécanismes de relation d'objet allant de la relation motrice pulsionnelle directe à l'intellectualisation, il en néglige par trop le versant neurologique. Sans doute nos amis neurologues viendront-ils combler cette vaste lacune.

L'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet se manifeste sans doute dès avant la naissance. L'étude de la vie intra-utérine nous apporte sur ce point de précieux renseignements. Notre développement reposera cependant sur les bases du stade oral, sans que nous négligions pour autant les caractéristiques essentielles de la vie *in utero*.

## LA RELATION D'OBJET ET LE STADE ORAL

### A) LE BESOIN ALIMENTAIRE

Nous divisons artificiellement ce chapitre, pour en faciliter la présentation, en deux paragraphes, l'un concernant l'activité du sujet, l'autre sa passivité. Il est bien évident que, dans la réalité, ces deux formes de relation sont parfaitement imbriquées.

#### a) *Activité du sujet.*

La qualité de la sensation de faim qu'éprouve l'enfant peu après sa naissance doit constituer un sentiment qui nous échappe en grande partie. Les réserves du nouveau-né sont extrêmement faibles et son besoin alimentaire, dont les racines organiques sont très puissantes, appelle une satisfaction quantitative et qualitative. « L'état de besoin » du nouveau-né, décrit dans la littérature, nous fait penser à celui du toxicomane qui, prêt à tout pour se procurer son objet, ne réagit au monde extérieur que dans la mesure où ce dernier est susceptible de lui fournir ce qu'il désire. L'objet unique est le stupéfiant, la seule activité la recherche de celui-ci. Le besoin calmé, la vision du monde change et le toxicomane peut, si sa régression n'est pas trop accentuée, rechercher d'autres satisfactions.

Margaret RIBBLE insiste justement sur le fait que la mère est iden-

tifiée rapidement sous l'influence du besoin succion-alimentation. FENICHEL écrit dans le même sens que : « Les premiers signes d'une relation d'objet doivent prendre naissance dans l'état de sensation de faim. »

Nous pouvons penser que les premières formes de l'objet sont constituées de simples sensations. Le besoin a tiré le nouveau-né du sommeil, et ce nouveau-né n'est apte à saisir ces sensations que lorsqu'il est affamé. La vigueur des sensations est alors fonction de la vigueur du besoin. Le besoin satisfait, les sensations disparaissent. La satisfaction a supprimé les sensations, donc l'objet. Ce point de vue a été développé par SIMMEL pour qui, aux tout premiers jours de la vie, la libido n'est pas seulement orale, mais gastro-intestinale.

Les sensations primitives sont caractérisées, comme le dit FENICHEL, par leur « contiguïté » aux réactions motrices. Issues du besoin, c'est vers elles que le besoin va organiser les premiers mouvements, comme le montrent M. RIBBLE et R. SPITZ. Les premiers mouvements ne seront que la prolongation au dehors, l'extériorisation, de tout un dynamisme qui, à l'intérieur du corps, va du plan humoral à la musculature striée, en passant par la musculature lisse digestive. Ces sensations, qui constituent alors l'objet, seront le point de concentration, le champ de force où s'organisera l'activité motrice du sujet.

A cette relation d'objet primitive s'appliquent déjà les mécanismes décrits par Melanie KLEIN. L'objet extérieur n'est perçu qu'en fonction d'un besoin (objet interne). Il est l'extériorisation de ce besoin. Sa perception est frustratrice, persécutante. Seule la destruction de l'objet, si l'on veut, externe (les sensations), entraînera la disparition de l'objet interne (la faim).

Le « manque » interne, origine du besoin, peut être considéré comme un objet intérieur puisqu'il éveille des sensations internes. Mais il éveille aussi des sensations externes, il est également extérieur. Nous retrouvons là l'identité de la pulsion du ça et du mauvais objet qu'ont souligné ĀBOVICI et DIATKINE.

Quoi qu'il en soit, à ce niveau, seule une attitude active du sujet sur l'objet peut soulager la tension interne. Nous disons active, car la satisfaction est le résultat du mouvement moteur du sujet.

De nombreux auteurs nous disent que la satisfaction n'est jamais totale. De ce fait, la perception de l'objet ne s'éteint pas complètement. Sa luminosité est fonction de la persistance d'un reste de besoin, qui conserve de ce fait un pouvoir d'organisation motrice. D'autres objets pourront être choisis comme but de satisfaction et enrichiront le champ sensoriel du sujet.

Ainsi, la vision de l'objet naît du désir de relation active, et progressivement motrice, créé par le besoin alimentaire. L'objet et le besoin sont, dans ce stade primitif, indissociables, la présence de l'un résultant de la présence de l'autre. On comprend que la perception de l'objet est alors, pour reprendre l'expression de FENICHEL, contiguë à l'action. Comme l'a dit FREUD : « Au début était l'action. »

Cependant, cette description ne figure qu'un aspect de la relation objectale. La sensorialité extérieure ne s'élabore pas, en général, uniquement sur ce mode de stimulation de l'action, que l'on pourrait, à ce moment, qualifier de « persécutif », après Melanie KLEIN. Mais déjà, sur le plan alimentaire, la satisfaction qui suit la perception donne à celle-ci un caractère moins déplaisant. FENICHEL parle, à ce sujet, de l'apparition de la « soif du désir ».

b) *Passivité du sujet.*

Nous avons, jusqu'à maintenant, parlé d'un type de relation d'objet menant le sujet à l'édification de conduites actives. En même temps se développe un autre type de relation entraînant pour le sujet des satisfactions passives, réceptrices, qui sont, avant tout, de nature sensorielle. Nous avons précédemment souligné que ces deux types de relation étaient cliniquement indistincts.

Comme exemple de ces satisfactions essentiellement passives, nous pouvons prendre celui que nous signale BENASSY dans son rapport sur *La théorie des instincts*, à savoir les soins de la surface cutanée, soins qui apparaissent comme un besoin, sinon comme un véritable instinct. FERENCZI a attribué une grande importance à ces soins dont on entoure l'enfant, leur présence permettant, nous dit-il, de réinvestir hallucinatoirement le milieu utérin.

FREUD, avant FERENCZI, avait parlé d'une défense primitive hallucinatoire contre la frustration : « Au début de notre vie, l'objet propre à nous satisfaire constituait vraiment pour nous une hallucination lorsqu'il nous devenait nécessaire. » Les conditions de satisfaction tirées de ces « hallucinations », dont parle FREUD, apparaissent sans doute particulièrement nettes dans les premiers rêves de l'enfant, vraisemblablement très proches de ces manifestations hallucinatoires.

Au fur et à mesure que le champ perceptif du jeune enfant s'enrichit, sa vie devient de moins en moins morcelée. Les alternances de veille et de sommeil tendent de plus en plus vers le rythme nyctéméral normal. La durée du sommeil, si elle est plus courte dans son total, est plus longue dans ses épisodes devenus moins nombreux. Au début, la faim

réveillait l'enfant. Nous pouvons penser que la défense hallucinatoire qu'est le rêve s'est établie progressivement.

Il semble que l'on puisse poser certaines conditions à la réussite de cette défense :

1) Il faut que l'enfant puisse atténuer un besoin primaire par des satisfactions secondaires. Un rêve ne peut combler une insuffisance glycémique. Il peut, par contre, reproduire des satisfactions sensorielles ou proprioceptives.

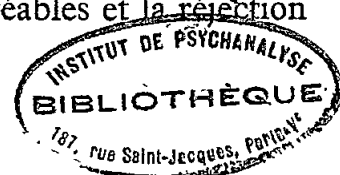
2) Le contenu doit, par définition, protéger le sommeil. S'il s'approche par trop du désir et de l'acte réels, qu'il figure par exemple l'acte de téter, la frustration sera exacerbée, le sommeil sera de nouveau menacé. Par contre, l'enfant peut halluciner une satisfaction sensorielle vécue au contact de sa mère. Son désir d'approche, d'action, sur l'objet suscité par la faim, est transformé en désir que la mère s'approche, qu'elle agisse. Cet ensemble de faits correspond à la règle formulée par FREUD à propos du rêve : la représentation d'un désir ne doit pas être trop explicite si, à cette représentation, se lient des réactions qui peuvent entraîner l'éveil.

Il est possible qu'il y ait une autre raison favorable à l'action de défense des satisfactions sensorielles contre une frustration partielle du besoin alimentaire. L'incorporation alimentaire, la digestion, est lente. Elle n'est complète que si elle sature un besoin humoral profond d'une façon qualitative et quantitative. L'incorporation sensorielle est, par contre, immédiate, et atteint tout de suite son but.

Si nous avons parlé du rêve, c'est qu'il s'agit justement là d'un moyen de défense qui va persister, comme l'a souligné FERENCZI. Nous n'avons fait, à son propos, que signaler l'importance des incorporations de l'objet en mouvement que représentent les soins sensoriels maternels, soins qui permettent l'hallucination d'une situation plaisante ou, comme le précise FERENCZI, la situation auto-érotique primaire intra-utérine.

Cependant, le problème n'est pas si simple. FREUD dit : « Il (le Moi) s'incorpore les objets offerts pour autant qu'ils constituent des sources de plaisir, les introjecte et rejette d'autre part ce qui au dedans de lui-même devient source de déplaisir. » LEOVICI et DIATKINE ont fait remarquer, à ce sujet, combien la pensée freudienne était proche sur ce point de celle de Melanie KLEIN.

Le fantasme hallucinatoire ou le rêve ne pourraient donc réussir dans leur rôle qu'après l'introjection des objets agréables et la réjection



des objets désagréables. Or, la sensation éveillée par la faim, stimulus de l'action du sujet vers l'objet, est aussi le témoin de la tension intérieure suscitée par le besoin, et signale l'existence d'un mauvais objet intérieur. Il s'agit alors, pour le sujet, de substituer à ce mauvais objet une sensation agréable, celle de l'objet en mouvement vers le sujet.

Pour que le processus hallucinatoire qui tend à recréer la situation auto-érotique puisse réussir il est donc nécessaire, en plus des deux conditions que nous avons signalées plus haut, que les introjections des bons objets dépassent celles des mauvais.

LEBOVICI et DIATKINE nous rappellent, dans leur rapport, les controverses qui ont surgi autour du processus hallucinatoire, l'école kleinienne le considérant, avec Susan ISAACS par exemple, comme un fantasme, GLOVER ne voyant dans ce processus qu'une des manifestations qui conduira ultérieurement aux fantasmes.

L'effort de réinvestir hallucinatoirement le milieu utérin nous évoque une analogie. Pendant la gestation, le fœtus présentait une activité motrice destinée, d'après A. GESELL, à favoriser une fonction future. Dans le processus hallucinatoire ou le rêve primitif, une véritable activité psychologique embryonnaire se manifeste, qui nous semble favorable à l'établissement futur de la fonction fantasmatique.

L'effort pour établir l'illusion de la relation prénatale, ou tout autre bonne relation, est déjà une tentative de s'éloigner d'un objet réel. Dans ce but, des incorporations sélectives du bon objet ont été opérées, afin de contrebattre les intériorisations du mauvais objet, fruit de la réalité, c'est-à-dire de l'insatisfaction vécue à son contact. S'il ne s'agit pas encore là du fantasme, il nous semble que les principaux mécanismes qui vont présider à son établissement ont déjà fonctionné.

Nous pouvons donc résumer ainsi ce premier paragraphe :

- le besoin alimentaire, qui nécessite l'absorption de l'objet, rend ce dernier perceptible dans le champ sensoriel du sujet. La satisfaction abolit la perception, la frustration l'exacerbe. Une activité motrice, prolongement d'une activité interne, se développe vers l'objet afin de mieux l'atteindre et l'absorber ;
- par ailleurs, des satisfactions sensorielles peuvent être prodiguées par l'objet. Elles résultent d'incorporations passives, agréables et immédiates, de l'objet en mouvement. Elles peuvent servir à nourrir des satisfactions hallucinatoires. Ces incorporations vont contribuer à édifier la défense primitive qu'est le processus



hallucinatoire. L'existence même des satisfactions de ce type montre que les besoins primordiaux ont été suffisamment satisfaits. Il faut, en effet, que la perception sensorielle, persécutante, issue du besoin, ne domine pas la perception de l'objet en mouvement prodiguant des satisfactions sensorielles.

Ces deux systèmes primitifs de la relation d'objet s'imbriquent ainsi étroitement. Le mode de cette imbrication est lourd de l'avenir. Les conflits violents qui vont opposer la paire antithétique : activité-passivité, plongent probablement leurs racines dans un déséquilibre originel des deux types d'incorporation sensorio-motrice. Le « masochisme primaire » de S. NACHT est sans doute l'aboutissement d'une incorporation sensorio-motrice massive de mauvais objets.

Au début de la séance d'analyse de Marthe, la patiente se place sur un terrain régressif, imposé par ses défenses, qui la conduit à mettre en avant une sensation de froid. Cette sensation, ressentie comme injuste, énervante (« les autres n'ont pas froid, moi je suis gelée »), traduit un besoin intérieur issu d'un manque de chaleur. Elle s'associe à une sensibilité exacerbée envers nous : « Je n'ai pas d'angoisse d'avoir froid, mais ça n'est pas normal... Ce n'est pas la peine d'insister, il n'y aura pas de réponse. » Même l'explication très intellectualisée qu'elle donne insiste sur un « manque » : « J'ai une tension artérielle très basse. » Et lorsque nous prenons la parole, c'est pour nous opposer à elle (introjection d'un mauvais objet).

Nous voyons ainsi que Marthe, apparemment, ne peut profiter, au cours de cette séance, d'aucune incorporation sensorielle agréable. Il fait chaud, elle a froid. Elle se plaint du silence, mais nos paroles s'opposent à elle.

Il est évident que ce matériel sert surtout de défenses devant l'Œdipe, mais il laisse pressentir les difficultés prégénitales. Ces difficultés apparaissent dans le rêve : « La pièce occupée par mon fils est au nord. Il ne faut pas que je l'habite, il m'arriverait quelque chose », dit la mère. Il y a inversion des sexes des deux occupants de la pièce où a lieu l'analyse, pièce réfrigérée. Et le froid inspire des réactions particulièrement agressives envers l'objet.

Mais certaines manifestations auto-érotiques inconscientes, essentiellement motrices, montrent que Marthe utilise aussi ce matériel pour empêcher un investissement hallucinatoire (ou fantasmatique) de la situation analytique, investissement qui ferait réapparaître les angoisses vécues au cours de la scène primitive. En insistant sur le besoin de

rejeter un mauvais objet persécutant elle montre que, dans ces conditions, il n'est pas possible d'échapper à cette pénible sensation (qui la tient à distance de la réalité).

#### B) LA SECONDE PHASE DU STADE ORAL

Nous avons traité, jusqu'à maintenant, de la relation active, motrice, du sujet, qui s'établit sous l'impulsion du besoin alimentaire, et de la relation passive, sensorielle, du sujet, fonction de la motricité de l'objet.

Il est vraisemblable que, dans des conditions relativement bonnes d'alimentation et de soins, l'enfant peut réussir dans les premiers mois de sa vie à maintenir, lorsque cela est nécessaire, le processus hallucinatoire, reproduction de la situation utérine précédente pour FERENCZI. Dans ce sens, cette première phase peut être considérée comme auto-érotique préambivalente, comme l'a définie ABRAHAM, ceci dans la mesure où les conditions nécessaires à la réussite de cette défense primitive sont réunies. Autrement dit, l'auto-érotisme ainsi défini dépend d'une bonne relation d'objet, fruit d'incorporations satisfaisantes.

Cet équilibre concevable, quoique certainement bien rare, ne survit pas à l'apparition du stade oral sadique décrit par ABRAHAM. Il est probable que le passage d'un stade à l'autre est en partie provoqué par la relation d'objet. LEOVICI et DIATKINE signalent, reprenant en cela une opinion classique, qu'au stade oral sadique, les besoins oraux sont augmentés et sont colorés d'agressivité. Or, biologiquement, les besoins oraux ont vraisemblablement perdu de leur urgence première, des réserves énergétiques ayant été constituées. Il est probable que l'augmentation des besoins oraux est surtout alors une augmentation de l'avidité, avidité qui tend à perdre son but spécifique alimentaire du tout premier âge pour se fixer sur un désir d'acquisition de puissance. A ce sujet, ABRAHAM fait remarquer que le cannibale cherche davantage à satisfaire son désir d'acquiescer les vertus, le courage, la force de l'adversaire, que de satisfaire son appétit proprement dit. Nous pourrions justement nous demander si le passage du sein au pénis, objets partiels, ne représente pas ce changement de direction de l'avidité, le pénis pouvant alors être compris dans le sens que lui a donné GRUNBERGER (pénis énergétique).

BOUVET, de son côté nous dit, à propos des obsédés, que « l'image phallique toute-puissante » est l'objet en entier.

Le moyen le plus éclatant par lequel s'exprime la puissance de l'objet, puissance qui va être le stimulant de l'avidité, est la motricité, la mobilité maternelle. Remarquons à ce sujet le grand pouvoir d'attrait

que le spectacle de la performance motrice conserve fréquemment pour de nombreux individus.

Quoi qu'il en soit, les analystes d'enfant nous décrivent, après ABRAHAM, les buts sadiques des pulsions de cette époque. L'objet, sous l'impulsion de ce nouveau besoin, est violemment perçu dans le champ sensoriel, et un mouvement destructeur a tendance à s'organiser sur lui. La vision semble, dans la majorité des cas, l'élément sensoriel prédominant. Le caractère sadique du mouvement pulsionnel fait qu'il ne peut recevoir aucune satisfaction en retour, contrairement au désir alimentaire de la première phase.

Que l'on parle de bons et mauvais objets comme Melanie KLEIN, d'ambivalence comme FREUD et ABRAHAM après BLEULER, on se trouve devant un double but de la relation d'objet. Quand le besoin alimentaire, ou le besoin de satisfactions sensorielles, domine, l'objet est bon, la possibilité de satisfaction existant. Quand la pulsion sadique, la relation motrice agressive, est au premier plan, l'insatisfaction est la règle. FREUD a vu dans cette situation la condition nécessaire à la naissance de l'activité psychique : « Ce qui poussa l'homme primitif à réfléchir, ce ne fut ni l'énigme intellectuelle ni la mort en général, mais ce fut le conflit affectif qui, pour la première fois, s'éleva dans son esprit, à la vue d'une personne aimée et cependant étrangère et haïe. »

FENICHEL a repris la même idée : « La tendance générale des impulsions intellectuelles est d'abaisser le niveau de l'excitation par la décharge des tensions qui ont provoqué les stimuli excitateurs. Des contre-forces s'y opposent et c'est cette lutte qui forme la base du monde des phénomènes mentaux... La partie non instinctuelle de l'esprit humain devient compréhensible lorsqu'on la considère comme un dérivé de la lutte pour ou contre une décharge, lutte créée par l'influence du monde extérieur. »

Le destin normal de la pulsion sadique serait ainsi, en quelque sorte, de déclencher l'évolution psychique. Nous ne serons pas étonnés, dans ces conditions, des modifications profondes de la nature de la relation d'objet qui, partant de la relation motrice immédiate, se transforme jusqu'à devenir la relation intellectuelle.

### C) L'IDENTIFICATION SENSORIO-MOTRICE PRIMAIRE

La relation d'objet qui prolongerait les tendances sadiques serait purement motrice. Nous savons classiquement que cette relation est inhibée par le mécanisme de la projection des propres tendances destructrices du sujet sur l'objet.

Cette projection transforme le caractère de l'objet dans son rôle de stimulus sensoriel et notamment visuel. La vigueur stimulante de l'objet dépend de la puissance de la pulsion du sujet, qu'elle oriente dans un champ de force organisé vers l'objet. Mais la projection des propres tendances sadiques d'une part, la crainte de détruire l'objet d'autre part, ajoute un élément négatif à la stimulation positive. Les conditions de l'inhibition sont rassemblées. « Percevoir visuellement est un moyen de maintenir la distance », nous dit PASCHE. En effet, la stimulation positive, désir d'approche motrice, à laquelle s'ajoute, en l'annulant, la stimulation négative, désir de fuite, laisse le sujet fixé sur place, à distance de l'objet. La perception visuelle s'est établie, dénuée alors de tout effet stimulant. Cette perception visuelle semble inséparable, au début, de ce que FENICHEL appelle l'identification narcissique, qui est une identification sensorio-motrice primaire. « Apparemment, la perception et la modification de son propre corps selon ce qui est perçu est une seule et même chose », dit FENICHEL. L'action est ainsi devenue une action du sujet, à distance de l'objet, reproduisant un mouvement de l'objet par le moyen d'une incorporation effectuée par l'œil. LEOVICI et DIATKINE ont justement assimilé ce mécanisme à celui de l'identité spéculaire dont parle LACAN, en insistant sur la valeur de réassurance narcissique attachée à ce moyen qui garantit l'intégrité de l'objet.

FENICHEL fait de l'identification narcissique le fruit d'une incorporation orale. Il est de fait que le sujet a ainsi réussi à s'emparer d'une partie de la puissance de l'objet. Cependant ce résultat n'a pu se réaliser que par l'établissement d'une défense contre une réalisation motrice agressive immédiate, défense qui semble dépasser de beaucoup la localisation orale de l'incorporation.

L'incorporation visuelle de l'objet en mouvement, la perception, est un phénomène psychologique. Il permet l'établissement entre le sujet et l'objet d'une distance donnée. Cette distance est constituée par l'abandon de la relation motrice directement inspirée par la pulsion.

Notons que, dans « l'identification sensorio-motrice primaire », non seulement le sujet reproduit une attitude de l'objet, mais qu'il en surveille aussi l'exécution. Il faut que le geste soit celui-ci, et pas un autre. Autrement dit, le sujet surveille sa propre motricité comme sa mère surveillait ses mouvements.

Le problème est complexe, sans aucun doute. On pourrait se demander si deux mécanismes ne jouent pas en même temps, le premier partiel, oral, d'incorporation, menant à l'identification motrice, et le

second, fonctionnellement plus étendu, d'intériorisation de l'objet qui surveille l'exécution.

LEBOVICI et DIATKINE, parlant de la métapsychologie kleinienne, soulignent cet aspect : « Le type de relations ambiantes qui s'établissent entre l'enfant et la mère, objet partiel, relations négatives de réjection du mauvais sein, constituent le Surmoi précoce qui a un aspect positif analogue à l'idéal du Moi (le bon sein incorporé) et un aspect négatif et punitif (le mauvais sein de réjection). »

Nous voyons que l'incorporation du bon sein est l'incorporation sensorielle, surtout visuelle, d'un geste de l'objet qui permet une certaine liberté de décharge motrice « à distance » de l'objet. Mais cette incorporation est limitée par l'intériorisation simultanée de l'objet qui conduit à surveiller l'exécution. La relation d'objet apparaît alors comme s'orientant tout autant vers un objet intériorisé que vers la mère.

Nous allons tenter de préciser ces mécanismes.

#### INCORPORATION ET INTÉRIORISATION

Biologiquement, l'incorporation est l'assimilation, par le sujet, d'éléments extérieurs. Le besoin spécifique active une conduite motrice qui est sélective. Nous savons, par exemple, qu'un rat surrénalectomisé choisit la ration la plus salée.

Si la ration, l'objet, contient un élément toxique, cet élément sera combattu par l'organisme dans le but de l'éliminer, et provoquera ainsi tout un mouvement du sujet vers cette partie inacceptable de l'objet. Cet élément n'aura pas été incorporé mais simplement intériorisé. S'il n'est pas rejeté, une organisation interne d'un type particulier se créera.

L'idée de l'identité de l'incorporation biologique et de l'incorporation, mécanisme psychique (1), a déjà été avancée. FENICHEL écrit par exemple : « La tendance à participer à la toute-puissance des adultes, après avoir renoncé à la sienne propre, se différencie du désir de satisfaire sa faim. Tout gage d'amour de l'adulte plus puissant a dès lors le même effet que celui qu'avait pour le nourrisson l'approvisionnement en lait. »

Si nous considérons à nouveau le mécanisme qui a conduit à l'identification motrice, nous voyons que les fonctions incorporatrices sont les fonctions sensorielles. L'œil, au premier plan, et que nous prenons en tout cas pour exemple, réalise ainsi l'incorporation passive d'une série d'images. L'œil se comporte ici comme s'il reproduisait les expériences

(1) Il s'agit, en fait, d'un mécanisme sensorio-psycho-moteur.

vécues dans les circonstances antérieures, dont nous avons parlé, de satisfaction sensorielle, celles de l'incorporation agréable de l'objet en mouvement. Mais cette fois, cette attitude, que nous pouvons situer par rapport au sujet ou par rapport à l'objet, est le résultat d'un mécanisme de défense.

Par rapport au sujet, il y a fonctionnellement inhibition d'une tendance qui menait à l'action motrice immédiate. Les yeux, dans la motricité pulsionnelle envers l'objet, ont un rôle de guide de l'action, la concentrant dans le faisceau de leur convergence sur l'objet. Cette fonction inhibée, la vision reprend régressivement un rôle de réception passive (1). La passivité sensorielle, déjà expérimentée comme pouvant servir à des incorporations de l'objet en mouvement, sert maintenant à incorporer les images du mouvement de l'objet.

Par rapport à l'objet, la défense le transforme d'agent stimulant de l'action en objet de perception, prometteur de satisfactions sensorielles.

Ces deux vues ne sont que les deux aspects d'un même phénomène. L'image incorporée est, en quelque sorte, le bon objet plaqué sur le mauvais, la satisfaction cachant la frustration dans les plis de sa robe. Une telle incorporation comprend donc un « noyau toxique ». Le bon objet, le geste, sera incorporé et servira à l'identification. Le mauvais objet, non assimilable, n'est qu'intériorisé et le sujet établit une relation nouvelle avec lui. Cette relation avec l'objet intériorisé est en même temps la garantie de l'abandon de la relation sadique motrice directe avec l'objet.

L'objet intériorisé surveille la motricité du sujet, reprenant à son compte le rôle de guide moteur de l'œil dans la mesure où celui-ci contrôle maintenant l'exécution d'une motricité d'identification. La réjection de cet objet, rétablissant l'objet extérieur, redonnerait aux yeux leur rôle de guide d'une motricité purement pulsionnelle. Ce fait apparaît communément, lors de l'exécution d'un travail gestuel précis et difficile, dans l'effort nécessaire à contenir des décharges destructrices sous-jacentes.

La réussite de l'identification sensorio-motrice, partie capitale de l'évolution, nécessite donc tout autant l'incorporation du bon objet que l'intériorisation du mauvais. On se rend compte, alors, combien est artificielle cette subdivision de l'objet qui donne à un processus essentiellement dynamique un aspect statique. Il existe, en fait, un mouvement continu qui, selon les circonstances, peut transformer une masse

---

(1) Quelques-unes des valeurs psychopathologiques du regard ont été soulignées par R. HELD.

énergétique en action ou en inhibition. La qualité de l'objet, sa plus ou moins grande incorporation, sa plus ou moins grande intériorisation, dépendent surtout des distances nécessaires à prendre pour maintenir la relation d'objet, suivant les données d'un moment plein du passé. Comme le dit FENICHEL : « Suivant les pulsions en jeu, le monde est perçu comme une source possible de satisfaction ou comme une menace possible. »

#### D) LA MOTRICITÉ ET LES FANTASMES PENDANT LA PÉRIODE ORALE

Nous savons la variété, selon les auteurs, des définitions de l'activité fantasmatique dans cette période précoce de la vie. LEBOVICI et DIATKINE pour leur part ont établi, nous l'avons vu, une distinction entre les fantasmes inconscients et les fantaisies hallucinées, ces dernières représentant les « fruits d'une élaboration du Moi du sujet qui les vit », et pouvant, de ce fait, être très étalées et très diverses, alors que les fantasmes inconscients sont « issus des expériences vécues durant les premiers jours et les premiers mois de la vie ». L'expression « expériences vécues » montre la proximité de l'action de ces « productions spontanées ». Cette action est justement le point de rencontre de tous les auteurs qui ont parlé de l'activité fantasmatique précoce.

Melanie KLEIN explique l'origine du symbolisme et des fantasmes par le placage, sur des objets substitutifs, des actions pulsionnelles : « Dès que l'enfant désire détruire les organes (pénis, vagin, sein) qui lui servent d'objets, il conçoit une crainte de ces derniers. Cette angoisse contribue à trouver d'autres objets équivalents aux premiers. En raison de cette équation, l'enfant est ainsi amené à établir de nouvelles équivalences qui sont à l'origine de nouveaux intérêts et du symbolisme... une quantité suffisante d'angoisse est la base nécessaire pour une formation de symboles et de fantasmes. » Si nous suivons cet auteur, l'angoisse, née de la nécessité de désinvestir l'objet, but pulsionnel, est combattue par des réinvestissements d'objets divers qui gardent inconsciemment la valeur de l'objet primitif, c'est-à-dire qui peuvent servir de buts secondaires à cette action pulsionnelle. Dans ce sens, l'activité n'est « fantasmatique » que pour un observateur adulte, l'enfant ignorant la valeur réelle, pratique, de son objet substitutif. Le « fantasme inconscient » nous apparaît surtout comme très proche de l'action. Il est, aussi, voisin du « processus hallucinatoire primaire » de FREUD et FERENCZI, de la « réalisation hallucinatoire du désir » de PASCHE.

Sous ce jour, l'identification narcissique primaire ou l'identification

sensorio-motrice est tout autant fantasmatique. Cette identification, qui consiste en un ensemble d'intériorisation et d'incorporation de l'objet en mouvement, et qui sert de modèle au mouvement propre du sujet, ne peut s'inscrire que dans les limites qualitatives de la propre sensorio-motricité du sujet qui réalise ainsi, sur le plan sensorio-moteur, une véritable interprétation des mouvements de l'objet.

Ce mécanisme s'approche de celui des fantasmes, au début de leur élaboration, fantasmes dans lesquels le sujet fait agir à sa guise, nous voulons dire, selon ses propres qualités, l'objet en mouvement. Nous comprenons, en raison de cette identification à l'objet, que le sujet puisse aussi, dans son activité fantasmatique, se voir ou se faire agir à sa guise.

La fantasmatisation apparaît ainsi, dès ses premières élaborations, comme une véritable intériorisation de toute la relation primaire avec l'objet extérieur, le fantasme étant un objet intérieur comprenant à la fois l'objet, le sujet lui-même, et le mouvement de chacune des deux parties.

Un obstacle essentiel à la réalisation fantasmatique existe cependant, celui de la tendance à la décharge motrice immédiate, tendance qui, empêchant une certaine rétention, rend difficile toute élaboration. C'est pourquoi les mécanismes de fantasmatisation vont trouver leur plein épanouissement au stade anal.

Nous pensons que les controverses et les difficultés qui surgissent dès qu'est évoqué le problème des fantasmes précoces, vient de l'impossibilité de séparer ces fantasmes d'une décharge motrice qui, épuisant sans cesse l'énergie pulsionnelle, diminue constamment les possibilités d'investissements et de contre-investissements. L'identification motrice primaire qui, dans son mécanisme, introduit un certain ajournement de la pulsion, ajournement dû à l'intériorisation d'un objet et à l'organisation d'une relation intérieure avec cet objet, peut être ainsi considéré comme un pas important dans l'édification du Moi et de la forme future de la relation d'objet.

Lorsque l'on tente de rassembler les connaissances cliniques et théoriques sur le stade oral, le sentiment de contours nébuleux, de diffusion et d'imprécision vient, dès l'abord, dominer la scène. Il est difficile d'exprimer en mots l'ensemble mouvant d'une organisation freinée par des débordements inadaptés. L'impression qui prévaut est celle d'une tentative réitérée de rétablissement d'une homéostasie constamment menacée par l'évolution.

La relation d'objet semble le meilleur moyen d'établir des schémas



à peu près satisfaisants pour l'esprit. Elle apparaît comme un champ de force à direction relativement précise.

Lors de la vie prénatale, elle est revêtue du maximum de quiétude, abondamment facilitée par l'intermédiaire placentaire. L'évolution intra-utérine, avec l'apparition de besoins nouveaux rend, au bout d'un temps, cette relation insuffisante. La naissance permet la satisfaction de ces besoins mais fait dépendre alors le sujet, nettement différencié, d'un objet autonome et non plus automatique. Nous comprenons mieux que l'enfant utilise alors, au maximum, les satisfactions sensorielles venant de l'objet, dans ses tentatives d'établir son équilibre. Ces satisfactions sont, en effet, les plus proches, par le résultat rapide qu'elles procurent, des apports continus de la vie utérine précédente.

La relation d'objet motrice naît d'un besoin qui persiste tant qu'il n'est pas satisfait. Les satisfactions sensorielles n'ont plus alors le pouvoir de maintenir le processus hallucinatoire primaire, mais conservent l'intérêt de servir à élaborer des défenses contre une relation que la tendance motrice de plus en plus puissante revêt d'une angoisse de plus en plus importante. Les expériences d'incorporation de l'objet en mouvement, nées de la relation sensorielle, vont servir de base à des phénomènes nouveaux qui vont pouvoir amortir, tamponner, la relation motrice ressentie désormais comme par trop dangereuse.

| L'identification narcissique primaire, qui apparaît comme une des défenses les meilleures, à cette époque, dans la constitution du « Moi », condensant en elle-même les reliquats de la relation primitive sensorielle et motrice d'objet, constitue une ébauche des mécanismes de rétention et semble être la base de l'élaboration fantasmatique.

## LA RELATION D'OBJET ET LE STADE SADIQUE ANAL

FREUD nous dit que lorsque la motricité est organisée, cette organisation s'accompagne d'un déplacement du centre d'intérêt de la bouche vers l'anus ; il fait alors allusion à un phénomène embryologique de déplacement. ABRAHAM, reprenant ce point de vue, précise le déplacement et montre que l'anus dérive de la bouche primitive et que sa différenciation est contemporaine du développement musculaire.

Sans rejeter ces faits que l'on doit prendre en considération sous le jour des intégrations évolutives, il ne semble pas qu'ils représentent l'élément actif, majeur, du glissement du stade oral au stade anal.

Le stade anal est un événement spécifiquement humain. A première vue, autant les désirs oraux et génitaux sont immédiatement compréhensibles

sibles, autant les besoins excrémentiels et les actes qui peuvent en découler apparaissent d'une importance moindre. Il n'en est plus de même si l'on considère le lieu électif de l'éducation, celui des fonctions excrémentielles, et si l'on consent à voir que cette éducation s'étend à toute la motricité.

Comme ABRAHAM l'a montré, le stade anal fait parcourir à la relation d'objet un important chemin sur la voie qui mène du sadisme primitif à l'amour objectal. La pulsion sadique motrice, asociale à son départ, va subir des transformations et aboutir à des formes qui renforceront, au contraire, l'édifice social. L'adaptation motrice à l'objet tire l'essentiel de ses racines du stade anal. Cette phase de l'évolution libidinale apparaît comme le stade de la socialisation.

Le glissement progressif du stade oral au stade anal a déjà été implicitement décrit par Melanie KLEIN et par les analystes d'enfants. Ceux-ci ont montré que, lorsque l'enfant intériorise le mauvais objet, il tente de le rejeter, de l'expulser. Ce mouvement, à l'origine, ne concerne pas spécialement le stade anal, mais exprime la tendance générale de l'organisme à se débarrasser d'un corps étranger inassimilable (*Riddance principle*, de RADO). Lorsque FENICHEL dit : « La première pulsion hostile envers les objets est de les cracher et non de les avaler », il ne peut faire allusion qu'à des objets intérieurs.

Dans le cadre de notre travail, l'objet intériorisé représente, nous l'avons vu, l'abandon d'une relation motrice sadique exercée sur l'objet extérieur. L'expulsion de l'objet intérieur entraînerait la reprise de cette relation.

La prise de conscience de l'image corporelle tend à localiser les impressions qui restaient diffuses lors du stade oral. Les produits excrémentiels acquièrent de ce fait un grand intérêt. D'une part, ils sont expulsés du corps, d'autre part ils éveillent, avant cette expulsion, des sensations interoceptives qui montrent qu'il existe à l'intérieur du corps quelque chose qui n'est pas le corps, qui n'est pas incorporé. Par ce fait seul, le contenu intestinal est prêt à servir de support à l'objet intériorisé. L'éducation sphinctérienne, s'efforçant de domestiquer l'excrétion, renforce l'analogie avec la domestication motrice, c'est-à-dire avec l'éducation de la motricité par la motricité née, comme nous l'avons vu, de l'intériorisation de l'objet.

On pourrait penser que l'éducation sphinctérienne vient entraver une activité substitutive, l'expulsion des matières fécales symbolisant l'expulsion de l'objet intériorisé. Mais il faut croire que l'objet réel, intervenant directement dans cette activité substitutive, est substitué

à nouveau à l'objet substitutif (le bol fécal). Le pouvoir anxiogène, primitivement lié à la reprise de la relation motrice sadique par expulsion de l'embryon de Surmoi qu'est l'objet intériorisé, se transmet également à l'expulsion incontrôlée des matières fécales.

Le sphincter anal ne peut être considéré, dans son rôle de sphincter empêchant l'extériorisation de pulsions sadiques, que d'une façon toute symbolique. Par contre, les organes sensoriels, et en particulier l'œil, qui a subi du fait de l'intériorisation de l'objet une modification profonde de sa fonction primitive de guide de la motricité pulsionnelle, apparaît subjectivement comme plus apte à jouer ce rôle. Cette modification lui a donné, malgré l'apparence d'une attitude passive, une fonction active d'incorporation, dont le but est de rechercher des moules d'identification où viendront se couler l'énergie motrice. L'œil concourt également (nous le prenons toujours pour exemple) à surveiller l'exécution, c'est-à-dire à empêcher la motricité pulsionnelle sous-jacente de se manifester à nouveau.

On peut dire ainsi que le rôle primitif de guide a été transmis à l'objet intériorisé. L'expulsion de ce dernier ferait jaillir, « en avant de l'œil », la motricité pulsionnelle avec la vision propre à cette dernière. Dans ce cas, l'objet intérieur expulsé se projetterait à nouveau sur l'objet réel et la relation motrice sadique directe, redoutée, réapparaîtrait.

Il nous semble ainsi qu'au cours du stade anal, l'œil a fonctionnellement un rôle moteur de sphincter, peut-être aussi important que celui de l'anus. Un rapport similaire pourrait sans doute être établi dans le domaine de l'expression, sur la fonction « audition-langage ».

L'évolution, que nous avons suivie pendant la période orale, prend ainsi toute son extension dans le stade anal. Elle est en grande partie le fruit de la relation d'objet. Sur le plan de la relation sadique, le glissement d'un stade à l'autre apparaît surtout déterminé par des facteurs affectifs, qui s'intègrent, évidemment, à l'évolution de la sensorio-motricité.

#### A) LA PREMIÈRE PHASE SADIQUE ANALE

L'existence de cette phase a été établie par ABRAHAM qui a insisté sur la prééminence des pulsions sadiques dès cette époque, et a montré l'équivalence inconsciente existant entre « expulser » les matières fécales et « détruire l'objet ». Nous retrouvons, dans cette équivalence, la relation du sujet avec l'objet intériorisé (les matières fécales) et avec l'objet extérieur, le maintien de la première relation sauvegardant la seconde.

Toujours d'après ABRAHAM, les visées d'incorporation de l'objet persistent à cette époque, mais se réduisent à une partie de l'objet.

Après STARCKE et VAN OPHUISEN, ABRAHAM a émis l'hypothèse que la paranoïa représentait une régression à ce stade. Cette opinion est réapparue dernièrement sous la plume de BOUVET qui insiste sur le fait que l'introjection agressive de l'objet partiel (1) entraîne le sentiment du danger d'être désormais habité par un objet destructeur. Nous savons que Melanie KLEIN pense que ce conflit est beaucoup plus précoce. Il serait intéressant de pouvoir lier entre elles ces tendances qui apparaissent éparses chez l'enfant.

Éliminer l'objet intérieur, c'est expulser l'embryon de Surmoi moteur qui s'est formé. Autrement dit, c'est revenir à une organisation motrice pulsionnelle, à une relation motrice sadique directe avec l'objet. Ce retour permettrait alors une incorporation destructrice de ce dernier. Mais les mécanismes de projection et la crainte de détruire l'objet interdisent ce processus.

Sans vouloir nous étendre sur ce problème, il semble que la relation paranoïaque, fruit de la projection sur l'objet extérieur, n'est vraiment au premier plan que dans les cas où l'objet intériorisé est surtout un mauvais objet. Cet objet, qui condense l'idéal du Moi et un Surmoi sadique, limite d'autant plus l'expression motrice que l'idéal du Moi, qui est la source des identifications, donc d'un certain écoulement de la tension interne, est faible.

Nous comprenons là l'importance des expériences passives sensorielles agréables vécues au contact de l'objet, qui peuvent, dans une certaine mesure, tamponner les conflits nés des exigences instinctuelles. Il nous semble que la qualité de l'objet intériorisé, tellement importante dans l'avenir de la relation d'objet, découle de la notion, introduite par BOUVET, de la différence entre l'introjection agressive et l'introjection conservatrice.

A ce stade, l'éducation se manifeste de plus en plus. L'action de l'objet tend à imposer des conduites. Dans sa recherche première d'identification, le sujet était à l'affût des « moules moteurs ». Dans l'éducation, ces moules lui sont imposés. Nous pourrions dire que l'objet s'intériorise alors dans le sujet par effraction. FENICHEL écrit que ce qui rend les enfants éducatibles est leur soif d'amour, d'estime. La

---

(1) L'« objet partiel » correspond sans doute à une réalité archaïque vraisemblablement impossible à appréhender au moment de sa conception. Tel qu'il apparaît cliniquement, l'« objet partiel » est surtout une formulation métaphorique, reliquat de l'appréhension hésitante de cette ancienne réalité.

prédominance de la punition ou de la récompense va donc colorer la qualité de l'objet ainsi intériorisé.

Cette pénétration de l'objet dans le sujet est analogue à celle de la passivité anale qui, nous le savons, permet l'établissement d'un nouveau système de défense. Le sujet se sent libre d'agir dans la mesure où son action peut être considérée comme le résultat d'une effraction de l'objet. L'activité n'est pas alors considérée comme la suite d'une expulsion de l'objet.

Ce point de vue est très proche de celui que GRUNBERGER a exprimé sur les masochistes pervers. L'effraction douloureuse de l'objet est une façon dissimulée pour le sujet de s'approprier le « pénis énergétique » et de parvenir ainsi à l'orgasme.

Nous pouvons maintenant revenir encore à la sensation de froid de Marthe. Comme nous l'avons déjà vu, Marthe se plaint de l'irruption en elle de cette sensation. Nous remarquons cependant en même temps, dans ses rêves, une attitude de compétition avec « les joueurs de golf » par exemple. Il est évident que l'attitude de rapt du pénis paternel dissimulé est essentiellement une défense devant le conflit œdipien, mais Marthe emploie, pour établir cette défense, des mécanismes prégénitaux dont l'utilisation, contre le père, laisse sa mère à ses côtés.

Certains passages à l'acte ont vraisemblablement leurs racines dans cette première phase du stade anal. Les pulsions sadiques de cette époque exigent une certaine distance entre l'objet et le sujet. Cette idée a été défendue par BOUVET qui, par ailleurs, a montré que, dans une relation de transfert qui met au premier plan les émois prégénitaux, l'objet ne doit pas trop s'approcher du sujet. L'angoisse qui naît de cette situation peut provoquer des mécanismes violents de rejet de l'objet extérieur et rendre l'analyse impossible. Dans le même sens, LEOVICI, MALE et PASCHE (*Psychanalyse et criminologie*) ont écrit : « En d'autres termes, chez l'enfant, les passages à l'acte, au cours des traitements, expriment des désirs et des craintes particulièrement vifs que sa personnalité ne peut assumer. »

L'approche de l'objet, attitude favorisant le retour à une relation sadique, exacerbe le désir d'expulser l'objet intériorisé. En repoussant l'objet extérieur, le sujet conserve ainsi sa relation préservatrice avec son objet intérieur. Il la conserve d'ailleurs tout autant en soulageant, sur un objet substitutif, la tension qui naît de cette situation.

Cependant, progressivement, le jeu des récompenses et des punitions, les manifestations extérieures de l'objet devant les progrès de la

conduite motrice du sujet, lient de plus en plus la conduite du sujet à ces manifestations. L'ensemble conduite motrice - réaction de l'objet peut être ainsi progressivement prévu à l'avance.

L'objet intériorisé devient, de façon nette, toute la relation primitive avec l'objet extérieur. L'éloignement de la motricité pulsionnelle s'accroît, du fait de cette acquisition précieuse, mais ce processus fait partie de la seconde phase du stade anal.

° B) LA DEUXIÈME PHASE DU STADE ANAL ÉTABLIT LES BASES  
DES RELATIONS D'OBJET ULTÉRIEURES

Selon ABRAHAM, la seconde phase du stade anal aboutit à un remaniement presque total de la relation d'objet. Les visées d'incorporation et les tendances destructrices sont abandonnées au profit du désir ambivalent de contrôler et de posséder l'objet. L'attitude envers les matières fécales reproduit l'attitude envers l'objet extérieur.

L'érotisation de la relation avec l'objet intérieur améliore cette relation. La rétention, d'abord imposée, est maintenant recherchée. Le fait que l'ajournement du rejet excrémental puisse mener aux conduites de refus est une raison qui, dans la littérature psychanalytique, a été avancée pour expliquer le plaisir de retenir.

Là encore, la rétention des matières fécales symbolise la rétention de toute une activité intérieure, et concourt à l'acquisition par le sujet d'un sentiment de maîtrise de ses réactions motrices, qui s'étend en un sentiment de maîtrise des réactions motrices de l'objet.

ABRAHAM nous dit encore que l'amour des matières fécales, objet de la phase anale, constitue la première manifestation d'amour d'un objet perçu comme nettement indépendant. Il nous apparaît qu'à ce niveau, les matières fécales représentent surtout la condensation sujet-objet ou, mieux encore, la condensation de l'interactivité sujet-objet. En faisant dériver la faculté de prévision et de contrôle de l'intériorisation de la relation vécue jusque-là au contact de l'objet, nous constatons que le sujet observe, en lui-même, cette relation. Il peut y réagir émotionnellement tout en réglant la séquence. Il est difficile de schématiser la situation dans laquelle l'objet, d'une part, est devenu cette activité intérieure mettant en scène à la fois l'objet premier et le sujet, dans laquelle, d'autre part, le sujet s'est identifié à l'objet en tant qu'observateur.

T. REIK, étudiant la vocation psychologique, a insisté sur le fait que l'auto-observation naissait de l'introjection de l'objet observateur.

« ... Nous avons en conséquence ce cycle : La perception intérieure de plaisir ou de déplaisir est projetée sur le monde extérieur et il s'ensuit [à ce moment seulement] une perception primitive. Ce système, qui permet de devenir conscient d'être observé, se transforme en auto-observation par introjection de l'objet... Là surgit le deuxième point, cette auto-observation est mise précocement sous le signe de la critique de soi-même..., et cette auto-critique est la continuation de la critique extérieure. »

Nous nous écartons de l'opinion de REIK, en ce qui concerne la naissance de l'observation. Cependant, en remplaçant la notion de projection du sentiment de plaisir et de déplaisir par celle de projection des tendances sadiques du sujet sur l'objet, nous rejoignons cet auteur dans son développement. Le besoin de voir s'active chaque fois que la pression des tendances instinctuelles conduit, soit à la recherche de comportements d'identification susceptibles de leur donner une issue, soit à la recherche d'objets substitutifs susceptibles de servir symboliquement d'exutoire à ces tendances. Ce besoin peut être projeté sur l'objet et cette attitude d'inquisition, projetée ou réelle, vient gêner les possibilités d'issues des pulsions pour deux raisons principales : la première est que, ce faisant, l'objet vient interférer dans le champ d'action du sujet, la seconde est qu'il éveille des réactions agressives qui, elles aussi, ont tendance à replacer l'objet dans ce champ d'action. « La conscience du Moi est exacerbée par l'impression d'être observé », dit REIK. Cette phrase nous montre bien l'exacerbation de l'identification à l'observateur ainsi provoquée par l'observation exercée par l'objet, identification destinée à soustraire l'objet aux émois éveillés par son inquisition. FREUD a décrit en d'autres termes et d'une façon plus générale le même mécanisme : « Les investissements objectaux sont dus aux exigences pulsionnelles du Ça : le Moi n'a d'abord qu'à les enregistrer, mais tandis qu'il s'identifie à l'objet, il se présente à la place de ce dernier devant le Ça... »

Ces mécanismes s'observent fréquemment au cours de la pratique psychanalytique. Si l'analyste pose une question sur une activité motrice du patient, ce dernier intériorise son activité et la contemple. Il s'identifie ainsi à l'analyste et prend son activité pour objet.

Que s'est-il passé ?

L'analyste, en posant une question, s'est introduit dans le champ d'action du patient, comme la mère en s'inquiétant de l'activité fécale de l'enfant s'était imposée comme substitut second au substitut premier de l'objet que l'enfant avait trouvé dans ses matières fécales. L'analyste

s'est trop approché des pulsions motrices du sujet, et celui-ci a rétabli la situation en s'identifiant à l'objet qui contemple une activité substitutive du sujet, à une certaine distance. Sa relation d'objet s'établissant vis-à-vis de cette activité, retenue en lui, est alors essentiellement intérieure. Le caractère défensif de cette relation exige qu'elle reste intérieure, car sa communication ferait sauter l'identification à l'objet et remettrait ce dernier dans le champ des pulsions motrices.

Dans la cure psychanalytique, l'analyste prend un caractère inquisiteur dès qu'il a formulé, au début du traitement, la règle fondamentale. Tout fantasme à peine vécu doit être en principe communiqué. Quelquefois le malade, gardant son fantasme, refuse d'en parler. Il maintient ainsi une distance, ce qui ne va quelquefois pas sans un certain plaisir obtenu par cette rétention, nous l'avons vu particulièrement dans le cas de Marthe. La décision de communiquer un fantasme entraîne toujours, chez l'adulte, une série de mesures défensives. La communication du fantasme naît d'ailleurs d'une prise de position du sujet par rapport à son fantasme qui constitue, en elle-même, une défense. La tendance la plus profonde, la plus archaïque, serait d'extérioriser le fantasme sous forme d'action motrice.

Contre cette tentation, le sujet utilise souvent une défense qui remonte, génétiquement, à l'identification motrice primaire. A cette époque, l'inhibition motrice, née de la projection sur l'objet des tendances sadiques du sujet, avait retiré à la vision de l'objet son caractère de « stimulus moteur » pour ne lui laisser qu'une valeur de perception passive. Cette perception, qui permettait secondairement une identification motrice avec l'objet, était extérieure.

La perception intérieure qu'est celle du fantasme donne lieu au même processus. L'extériorisation du fantasme pourrait supprimer l'identification à l'objet qui lui a donné naissance et replacer, restituer l'objet en face des pulsions du sujet. L'inhibition motrice qui résulte automatiquement de cette confrontation retire tout affect et toute motricité au fantasme et permet une identification supplémentaire à l'objet observateur. L'objet intérieur devient ainsi, sur un nouveau plan, le sujet occupé à fantasmer.

Pour nous résumer, dans un premier temps, le sujet « vit » son fantasme. Dans un second temps, prenant position par rapport à son fantasme, le considérant, il s'éloigne de lui, alors qu'il est cependant inclus dans le mouvement de son fantasme premier. Le sujet porte alors des jugements sur son activité précédente, jugements issus de cette



nouvelle identification à l'objet. L'intellectualisation et son cortège d'abstraction, de désincarnation, et d'éloignement de la motricité, apparaît comme le résultat de ce processus renouvelé.

Il est à remarquer que les jugements émis sur l'activité fantasmatique, souvent péjoratifs, sont du même type que ceux qu'à la suite de l'objet, l'enfant portait dans son attitude de dégoût devant ses produits excrémentiels. Inutile de dire que la thérapie analytique n'est pas le seul lieu où se déroule le processus qui, partant de la relation motrice avec l'objet, éloigne progressivement le sujet dans une relation avec un objet intérieur abstrait, intellectuel.

REIK, nous l'avons vu, a montré que l'introjection de l'objet, nécessaire à l'éclosion de l'auto-observation, entraînait la transformation de la critique extérieure en auto-critique. Lorsque le contenu fantasmatique est répréhensible, le Surmoi se révèle, se cristallise, et le sujet se retrouve alors devant un objet intérieur hostile. Pour échapper à une situation dans laquelle surgissent les sentiments de culpabilité, c'est-à-dire la crainte profonde d'avoir agressé directement le bon objet, le sujet rétablit l'identification à l'objet en adoptant ses critiques. Ce mécanisme entraîne des modifications des fantasmes, pouvant aller jusqu'à l'annulation complète de l'action qu'ils contiennent.

Le passage de la pulsion à l'intellectualisation est facilement visible chez les obsédés. FENICHEL nous dit que ces malades fuient le monde des images (encore trop imprégnées de motricité, soulignons-nous) pour celui des concepts et des mots. Lorsque cette fuite n'est pas soutenue par la sublimation et qu'elle n'est que la défense contre le fantasme, la pensée a tendance à prendre cet aspect caricatural qui montre son infiltration par la pulsion sous-jacente et à conserver le caractère de toute-puissance magique que possèdent, comme nous l'a montré FERENCZI, les premiers mots pour l'enfant. Lorsque la pulsion est activée, la défense impose en quelque sorte la sortie d'un flux de mots en place de l'action. Ces mots conservent, pour le sujet, la puissance et la capacité de réalisation de l'action. Au cours de la séance que nous avons rapportée, Marthe qui, par ailleurs, intellectualise très peu, ne donne guère qu'un seul exemple de ce passage rapide, presque un saut, escamotant l'intermédiaire fantasmatique. C'est toujours à propos de sa sensation de froid. Nous savons que cette sensation est liée à une excitation sexuelle. Les fantasmes que le désir pourrait inspirer sont trop proches de la scène primitive et de ses angoisses, aussi Marthe explique-t-elle sa sensation de froid par une tension artérielle trop basse, notion intellectuelle qui devrait mettre un point final à toutes ses cogi-

tations autour de cette sensation. Nous avons vu que cette défense, dans la séance, était sans lendemain, mais notons qu'elle contenait, malgré son aspect intellectuel, une demande implicite d'action du thérapeute.

En situant, comme nous venons de le faire, une part essentielle de l'élaboration des mécanismes de fantasmatisation et d'intellectualisation, dans le décours de la seconde phase du stade anal, nous pensons rester en accord avec ABRAHAM. Ces processus ne peuvent se produire que dans de bonnes conditions de rétention, conditions qui n'apparaissent qu'à ce stade. Pour nous résumer, nous pourrions dire que nous avons décrit les phénomènes qui se produisent en arrière de la sensorialité, et plus particulièrement en arrière du « sphincter oculaire », comme ABRAHAM les avait décrits en amont du sphincter anal. Lorsque l'enfant jouit, en effet, des émois que lui procure la rétention du bol fécal, les représentations issues de ces émois reproduisent plus ou moins consciemment les expériences vécues au contact de l'objet au cours de l'éducation sphinctérienne. Le sujet vit à la fois la représentation de son mouvement de rétention et son identification à l'objet attendant l'excrétion. L'ensemble de cette activité constitue l'objet intérieur, c'est-à-dire le fantasme. Les matières fécales étant excrétées, mises sous les yeux de la mère, l'enfant adopte envers elles les jugements de la mère, elles sont sales. Cette identification supplémentaire constitue l'embryon de l'intellectualisation. Le fait d'avoir déféqué est identique au fait d'avoir extériorisé un fantasme, et conduit le sujet à prendre une nouvelle distance vis-à-vis de ce dernier. L'image que nous venons de formuler, et qui met surtout en avant l'activité excrémentielle, est à vrai dire insuffisante. Toute la genèse de la sensoriomotricité (A. THOMAS et coll., J. AJURIAGUERRA et coll., A. GESELL, H. HÉCAEN) participe au processus des intégrations des activités fantasmatique et intellectuelle.

Le passage de la première phase à la seconde phase du stade anal se traduit en partie par la substitution de l'érotisation de la pensée à celle de la musculature en action. La pensée s'intercale maintenant entre la pulsion et l'action, assumant ainsi, comme l'a montré FREUD, une importante fonction du Moi. Le sentiment de maîtrise en sort renforcé, ainsi que le dit FENICHEL :

« Le Moi a maintenant une meilleure arme pour faire face au monde extérieur autant qu'à ses propres excitations. Nous avons là le contenu rationnel que « l'on se rend maître de ce que l'on peut nommer ». S'efforcer de cette manière à maîtriser les impulsions ins-

tinctuelles est, sans aucun doute, un appoint au développement intellectuel. »

Cette acquisition d'une grande partie de la pensée qui, comme nous avons tenté de le montrer, est le résultat d'identifications et d'intériorisations successives opérées sous l'impulsion des angoisses naissant de l'inspiration motrice pulsionnelle directe, a développé le sentiment du « Moi ». Lorsque REIK nous dit que le sentiment du Moi est exacerbé par le sentiment d'être observé, il souligne un élément primordial de sa constitution : l'intériorisation de l'image du sujet en action, observable par le sujet lui-même, grâce à son identification à l'objet observateur.

Cette observation du sujet par lui-même (1) constitue une réédification du stade du miroir décrit par LACAN. Les menaces qui peuvent peser sur cette acquisition réactivent « l'angoisse de morcellement ». Ces menaces découlent presque toutes des circonstances qui pourraient entraîner un désir de rupture de la relation libidinale avec le Surmoi.

LEBOVICI et DIATKINE, parlant de la fantaisie hallucinée, insistent sur le fait qu'elle représente une production d'un Moi constitué. Nous ajouterons que la constitution du Moi va de pair avec l'apparition et l'évolution du fantasme.

Les mécanismes de défense qui vont renforcer avec acharnement le sentiment d'unité ainsi acquis par le sujet, mécanismes qui auront pour but d'éviter un retour à la relation motrice pulsionnelle avec l'objet, font que cette relation ne sera presque jamais directement observable chez nos malades habituels. Il est cependant souvent possible d'observer la sous-jacence de cette relation motrice pulsionnelle à travers le jeu complexe des intériorisations successives, destiné à maintenir la liaison libidinale avec l'objet intériorisé.

Nous pouvons maintenant résumer ainsi la genèse de l'intellectualisation :

Il existe une relation d'objet qui ne peut qu'être motrice vis-à-vis de l'objet extérieur.

Cette relation d'objet peut être prise à son tour comme objet qui, dans ce cas, devient un objet intérieur fantasmatique.

Le fantasme, qui constitue en soi une relation d'objet, peut à son tour devenir un objet pour le sujet qui peut ainsi l'examiner, par exemple.

---

(1) ... « C'est un monde plastique et émouvant que je tiens à ma discrétion et qui, réfracté dans mon cœur, reste toujours prêt à me tendre, comme dans un miroir, l'image de moi-même. » (Henri FÉY.)

Une suite plus ou moins longue, renouvelant ce type de processus, aboutit à l'intellectualisation. Chaque fois que l'un de ces mécanismes apparaît, c'est-à-dire chaque fois qu'une relation d'objet est considérée à nouveau par le sujet comme objet, le mouvement inclus dans la relation (à l'origine, la relation motrice avec l'objet extérieur) se perd, se dégrade de plus en plus, jusqu'à aboutir à l'abstraction, à l'intellectualisation. Il est évident que, dans la réalité psychologique, ces processus ne se déroulent pas d'une façon aussi cadencée que nous venons de le dire mais s'imbriquent, et que d'autres mouvements à contre-sens s'ajoutent à cela, qui tendent à restituer plus ou moins le mouvement inclus dans la relation d'objet primitive.

\* \* \*

Nous ne dirons que quelques mots sur ce qui nous apparaît essentiel dans les modifications apportées, à la période génitale, aux mécanismes précédemment décrits.

L'apparition des émois génitaux inspire au sujet une conduite motrice, nouvellement déterminée, vers l'objet.

Les expériences des stades précédents ayant conduit le sujet à se défendre de laisser l'instinct organiser cette conduite motrice, ce sujet recherche alors davantage encore les objets extérieurs qui pourraient servir à édifier des identifications. Le besoin de voir, de savoir, est activé par la pulsion.

L'agressivité naît, à la fois du désir de supprimer le rival et de prendre sa place, et de l'inhibition de l'action destructrice. Cette agressivité ne nous semble pas mériter, au même titre que les pulsions sadiques des stades précédents, le nom de relation d'objet, n'étant pas libidinale dans sa forme essentielle. Le rival, catalysant sur lui les restes des pulsions sadiques, tend en fait, par sa présence, à améliorer la relation d'objet basale.

Le fantasme va s'établir, comme nous l'avons décrit précédemment, par intériorisation de la relation avec l'objet, mais cette fois-ci, le sujet s'identifie au rival observateur. Le fantasme, qui ne fait d'ailleurs souvent qu'exacerber l'excitation génitale, échoue dans son rôle de « mécanisme tampon ». Nous n'avons l'intention d'examiner ici, ni les nouveaux conflits qui s'élèvent fréquemment autour de la masturbation, activité qui accompagne presque fatalement ces fantasmes, ni la culpabilité qui en naît, ni l'action des mécanismes de refoulement.

Il nous semble cependant qu'une régression, érotisant la musculature et la pensée, va être fréquemment favorisée par la relation agressive

qui s'est établie avec le rival du fait du conflit œdipien. L'essence motrice de cette relation permet l'application facile des défenses expérimentées au cours des stades prégénitaux dans lesquels la relation motrice était au premier plan. La fantasmatisation, l'intellectualisation reprennent alors toute leur efficacité (1).

La régression donne au rival qui, primitivement, n'était qu'un obstacle, un rôle d'objet. Les visées d'incorporation de sa puissance déclenchent à nouveau les mécanismes de défense que nous connaissons, et permettent notamment de nouvelles identifications. Ces identifications, pour ne pas faire renaître le conflit œdipien, devraient être seulement purgées de toute aspiration génitale. Or il n'en est rien, car elles recouvrent le fantasme de captation progressive de la puissance du rival, dont le but est de renouer la relation avec l'objet génital. Pour maintenir ce but, les identifications seront de plus en plus intellectualisées. L'activité qui en résulte sera intériorisée et jugée suivant les critères utilitaires du rival. GRUNBERGER a décrit un phénomène régressif de ce type devant les angoisses œdipiennes, affirmant que l'objet des visées sadiques d'incorporation était toujours, dans ce cas, le pénis du père, quel que soit le sexe du sujet. Du fait de la régression, le fantasme et l'intellectualisation prennent souvent un caractère auto-érotique du type masturbatoire.

Ce que nous venons de décrire n'implique absolument pas que nous pensions que la relation avec l'objet génital est abandonnée, nous nous limitons ici, à souligner quelques points essentiels concernant notre sujet.

Il nous apparaît ainsi que les événements primordiaux qui, dans le cadre de notre rapport, marquent le stade génital, sont essentiellement la désintrication des pulsions, marquée par l'apparition dans la vie affective de l'enfant de l'image menaçante du rival, et l'élaboration en rapport avec cette image nouvelle, sur un plan plus évolué, des mécanismes intellectuels expérimentés au cours des phases prégénitales au contact de l'objet.

\*  
\* \* \*

Notre exposé théorique a tenté de montrer, en restant sur le plan de la relation d'objet, et de ce fait, en éliminant arbitrairement un certain nombre de mesures qui gardent toute leur valeur, l'évolution

---

(1) Les objets substitutifs que constituent la fantasmatisation et l'intellectualisation peuvent être, dans certains cas, directement ou indirectement combattus par l'objet initial. Le sujet ne trouve alors issue que dans l'activité céphalalgique.

d'un type de défenses du Moi du sujet, défenses qui, s'opposant à l'action motrice pulsionnelle tout en étant issues d'elle, vont jusqu'à l'intellectualisation par le canal des fantasmes.

A partir de la satisfaction alimentaire, le premier éloignement, activé par l'apparition des pulsions sadiques de la phase cannibalique, est l'identification motrice primaire. Née d'une incorporation sensorielle de l'objet en mouvement, et d'une intériorisation simultanée d'un objet revêtu du propre sadisme de l'enfant, l'identification motrice primaire exprime aussi bien la relation avec un objet extérieur que la relation avec un objet intérieur. La tendance sadique tend alors tout autant à expulser l'objet intérieur qu'à détruire, en l'incorporant agressivement, l'objet extérieur (première phase du stade anal).

Le sentiment d'être observé par l'objet place ce dernier à proximité de l'activité du sujet. Le sujet opère alors une mesure d'éloignement supplémentaire, il s'identifie à l'objet et observe intérieurement son activité qui devient l'objet intérieur. L'érotisation de la motricité suit le même chemin, et la représentation intérieure de cette motricité est à son tour érotisée (seconde phase du stade anal).

Le maintien du lien libidinal avec l'objet intériorisé nécessite l'adoption des critiques de cet objet, c'est-à-dire une nouvelle identification à l'objet, l'objet intérieur devenant le sujet qui fantasme. De l'adoption du jugement de l'objet sur les matières fécales naît un processus psychologique, embryon de l'intellectualisation.

Le stade génital est marqué, d'un côté par un échec partiel de ces moyens de défense en ce qui concerne la pulsion sexuelle proprement dite, d'un autre côté par leur réussite, la relation agressive avec le rival permettant le plein emploi des moyens de défense utilisés contre les pulsions sadiques.

Le conflit œdipien, plaçant en général le sujet sur le plan d'identifications évoluées, ces identifications au rival devront être dépouillées de leur contenu fantasmatique. Le sujet leur donnera un sens « réel » ou « utilitaire » recouvrant son désir inconscient de captation de la puissance de ce rival. L'intellectualisation de l'action constitue en quelque sorte l'aboutissement d'un processus parti d'une inhibition de l'action. Ce processus est, à chaque instant, plein des qualités sensorio-motrices du sujet.

## IV

## CONCLUSION

Nous avons essayé de montrer, dans ce travail, comment certains modes de relation d'objet se dégagent et s'éloignent progressivement d'une relation motrice pulsionnelle primaire.

La motricité pulsionnelle reste cependant sous-jacente à toutes les formes de relation d'objet, cela pour deux raisons essentielles. D'abord, parce que ces formes sont issues de la motricité. Ensuite, parce que la menace du retour de l'énergie pulsionnelle sur le mode moteur maintient et renforce l'édification des systèmes de relation plus évolués, psychologiques.

L'activité psychologique, dans son ensemble, se dégage ainsi progressivement d'une relation d'objet sensorio-motrice primitive. D'abord embryonnaire et inséparable d'une action provoquée par les besoins immédiats de décharge du stade oral, elle fleurit lors de l'érotisation de la rétention, au cours du stade anal, témoin de l'établissement d'un lien libidinal avec un objet intérieur. Cet objet intérieur est essentiellement constitué alors de diverses formules fantasmatiques. Nous avons vu l'évolution de ces formules jusqu'à l'intellectualisation.

Le but de notre étude n'a pas été celui d'exposer toutes les implications que la relation d'objet sensorio-motrice primaire entraînait, relation qui constitue pour chacun les fondations sur lesquelles s'érige sa personnalité. Plus modestement, nous avons voulu analyser la valeur de quelques formes substitutives de cette relation primitive, la fantasmatisation et l'intellectualisation en particulier, en insistant sur l'importance de la motricité initiale dans l'élaboration de ces productions. Nous avons essayé de montrer que l'évolution de ces formes n'est, à chaque moment, ni la simple transformation de la relation d'objet, ni la simple suite logique d'une maturation organique, mais une résultante de ces dynamismes. Dans ce sens, notre travail est un timide essai d'établissement d'une physiologie objectale.

Notre tentative de démonter les mécanismes de relation dégagés de l'observation clinique, en développant leur genèse dans un chapitre théorique, a souvent figé des moments essentiellement dynamiques et éphémères. Nos mécanismes personnels, identiques, de relation, d'identification, basés sur notre propre sensorio-motricité, sont plus aptes à

enregistrer les mouvements nuancés des types de relation de nos malades que le système de l'intellectualisation nécessaire aujourd'hui à la communication de notre rapport.

Certaines formes de relation de nos patients trouvent en nous un écho, un moule qui les enregistre parfaitement, et qui constitue sans doute une partie importante de notre intuition. L'« attention flottante » permet évidemment, seule, notre captation précise de ces formes qu'une autre attitude de notre part, s'attachant intellectuellement au contenu, dénaturerait.

Nous avons ainsi mis en valeur, isolé, fixé quelques étapes d'une série qui, partant de la relation motrice primaire, va jusqu'à l'abstraction, jusqu'à la perte totale du mouvement. Cette évolution se traduit par une intériorisation de plus en plus profonde des relations d'objet qui découlent des rapports avec le monde extérieur et des stimulations issues de ce dernier.

Il est bien évident que, dans la réalité, les choses sont plus complexes. Un sujet n'est pas en relation, à un moment donné, avec un objet intérieur ou avec un objet extérieur, mais il mobilise et répartit une certaine quantité de libido entre ces objets, au gré de sa structure et du moment. Son Moi s'interpose, comme le dit FREUD, devant les investissements pulsionnels d'objet du ça. Le degré de réfraction sur un objet intériorisé est fonction, à tout moment, de la sollicitation motrice des besoins internes éveillés par la présence de l'objet extérieur.

La mesure dans laquelle un patient utilise, pour s'éloigner de la relation motrice sollicitée par la présence de l'objet, les mécanismes de fantasmatisation ou d'intellectualisation, mécanismes qui font intervenir des intériorisations de l'objet de plus en plus profondes, nous permet, à un moment donné, d'évaluer le degré d'enfouissement de sa relation primitive. L'éloignement de la relation motrice primitive, grâce aux systèmes d'intériorisation, permet le maintien de la relation avec l'objet extérieur. Si, en effet, la tendance motrice dominait, la fuite effective, qui donne à la motricité un rôle que FREUD a souligné (fuite des stimulations extérieures pénibles), prendrait trop souvent le pas sur le désir moteur d'approche, la constance nécessaire des contacts extérieurs serait sans cesse menacée.

La multiplicité des contacts sociaux qu'impose la vie humaine, contacts souvent frustrants, nécessite et provoque une grande activité des mécanismes d'intériorisation qui conduisent aux formes élaborées de fantasmatisation et d'intellectualisation. FREUD nous a montré, à ce



sujet, comment le rapprochement social naissait d'une relation intérieure avec un idéal du Moi commun.

Dans une perspective ontogénétique, le versant subjectif du passage évolutif de l'action pulsionnelle à la pensée intellectuelle, nous apparaît ainsi résulter d'une série d'identifications (au sens large du mot) permettant une relation avec un objet intérieur, objet intérieur rendu de plus en plus complexe selon le degré d'éloignement de la motricité pulsionnelle exigé pour le maintien d'une relation extérieure.

Il serait satisfaisant pour l'esprit de retrouver dans la phylogenèse une évolution semblable. Dans le domaine de l'évolution de l'équipement organique des espèces, la différenciation du tissu musculaire précède celle du tissu nerveux. Les phénomènes qui se déroulent à ce moment, au niveau d'un certain rassemblement biologique, constituent sans doute une esquisse de ce qui se déroulera au moment de l'évolution de l'appareil psychique, au niveau du groupe social. L'évolution du rassemblement biologique jusqu'à la horde, puis jusqu'à la tribu, nécessite un ajournement de plus en plus grand de la pulsion primitive. Cet ajournement accompagne, chez l'homme, la constitution d'un stade anal du développement.

L'intellectualisation et la fantasmatisation sont, à la fois, des mécanismes de défense et des constituants du Moi. L'appréciation systématique de la qualité, du niveau de ces phénomènes pourrait sans doute préciser utilement la séméiologie analytique. L'interprétation de la forme de relation, que nous pratiquons intuitivement mais qui doit être objectivée, ajoute beaucoup à celle du contenu. Il ne découle absolument pas de cela que l'on doive, comme le préconise REICH, partant d'une conception tout à fait différente de la nôtre, faire part au patient de cette interprétation. Ceci mériterait cependant d'être discuté selon les syndromes, selon les patients, selon les moments.

La question de la forme de la relation d'objet n'a été, à notre connaissance, que peu mise en évidence dans la perspective où nous nous plaçons. La nécessité de l'interprétation de la forme est cependant apparue aux analystes d'enfant dans les situations qui s'éternisent. La forme de la relation, au premier plan des « impondérables qui ont plus d'importance parfois que le matériel pour la conduite du traitement » (SCHLUMBERGER), constitue, nous l'avons vu, une expression directe de la distance prise par le malade de sa motricité pulsionnelle. Cette forme témoigne naturellement, davantage encore que le contenu, parce que plus immédiatement sensible pour nous, du degré de parenté,

d'étrangeté, d'aliénation du sujet. Elle est la base même, d'ailleurs, de l'aliénation, au sens pathologique du terme.

La difficulté d'un malade de glisser souplement d'un plan de relation à un autre selon les moments, donne une idée de l'acuité de ses conflits prégénitaux et constitue un élément important dans l'établissement, par l'analyste, des indications, des contre-indications et du pronostic du traitement. Les modifications acquises de cet élément constituent par la suite un témoin de l'évolution du patient, qui déclenche enfin chez nous le « déclic » signalant la fin de l'analyse (1). Cet élément ne manque pas, comme nous l'avons vu, d'être intuitivement ressenti par le thérapeute.

Il n'est pas de notre intention, ici, d'insister sur la ligne frontière tracée entre les affections mentales et les affections psychosomatiques par des défenses, sans doute proches du plan de celles que nous avons signalées, mises en action par le Moi pour empêcher un retour à la relation motrice pulsionnelle primaire.

Mais une autre implication, dont nous avons esquissé l'ébauche, peut se dégager encore de nos conclusions. La pathologie mentale, nous le savons, établit sa nosographie sur la dominance, dans chaque groupe qu'elle détermine, d'un certain mouvement des malades dont la forme de relation, en rapport évidemment avec leur structure intime, reste relativement définie. Nous sommes, ici, incapables de dire en quoi peuvent consister les « qualités » de la sensorio-motricité. Ces « qualités » tiennent sans doute à des facteurs tant constitutionnels qu'évolutifs, nous voulons dire en relation avec l'intégration affective. Quoi qu'il en soit, les « qualités » sensorio-motrices sous-tendent toute la genèse des modes de relation d'objet et contribuent partiellement à la fixation, pathologique, de certains de ces modes. Notre exposé effleure peut-être ainsi le problème de l'affinité qui existe entre certaines formes typologiques et certaines formes de la nosographie mentale.

Les études systématiques des intégrations de la vie de relation et de la sensorio-motricité permettront probablement un jour, au travers de l'appréciation des « qualités » individuelles de la sensorio-motricité de préciser les interdépendances et la genèse des diverses formes de maturation. Nous n'en sommes pas encore là.

---

(1) Un certain nombre des problèmes que nous évoquons ici ont été abordés, au cours de l'année 1954, dans les colloques de la Société Psychanalytique de Paris : *Interprétation du matériel prégénital* et *Les problèmes posés par la fin de l'analyse*, dont le compte rendu paraîtra dans la *Revue française de psychanalyse*.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM K. — *Selected Papers*, International psychoanalytical Library, n° 13, London, 1942.
- AJURIAGUERRA (J. DE). — *Langage, geste, attitude motrice*, Maloine, Paris, 1953.
- AJURIAGUERRA (J. DE). — Émotions et troubles toniques paroxystiques, *L'Évolution psychiatrique*, fasc. II, 1948.
- BENASSY M. — Théorie des instincts (Rapport à la XV<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langues romanes, Paris, 1952), *Revue française de psychanalyse*, janvier-juin 1953.
- BOUVET M. — Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans le traitement de quatre cas de névrose obsessionnelle masculine, *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 1948.
- BOUVET M. — Le moi dans la névrose obsessionnelle (Rapport à la XV<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langues romanes, Paris, 1952), *Revue française de psychanalyse*, janvier-juin 1953.
- EY H. — *Études psychiatriques*, Desclée de Brouwer & C<sup>ie</sup>, Paris, 1952.
- FAIN M. — Contribution à l'étude du voyeurisme, *Bulletin d'activités n° 20 des psychanalystes de Belgique* ; à paraître dans la *Revue française de psychanalyse*.
- FAIN M. — Troubles psychosomatiques de la vision. — Troubles psychosomatiques de la motricité, in *Encyclopédie Médico-Chirurgicale. Psychiatrie (à paraître)*.
- FENICHEL O. — *La théorie psychanalytique des névroses* (trad. M. SCHLUMBERGER, Ch. PIDOUX, M. CAHEN et M. FAIN), Presses Universitaires de France, Paris, 1953.
- FERENCZI S. — *Contributions to Psychoanalysis*, Richard C. Badger, Boston, 1916.
- FRENCH M. — Physiology of Behaviour and choice of neurosis, *The Psychoanalytic Quarterly*, X, 561-572, 1941.
- FREUD A. — *Le Moi et les mécanismes de défense* (trad. A. BERMAN), P. U. F., Paris, 1949.
- FREUD S. — *Totem et tabou* (trad. JANKÉLÉVITCH), Payot, Paris, 1923.
- FREUD S. — *La science des rêves* (trad. MEYERSON), Alcan, Paris, 1926.
- FREUD S. — *Essais de psychanalyse* (trad. JANKÉLÉVITCH), Payot, Paris, 1929.
- FREUD S. — *Métapsychologie* (trad. M. BONAPARTE et A. BERMAN), N. R. F., Paris, 1936.
- FREUD S. — *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (trad. A. BERMAN), N. R. F., Paris, 1936.
- FREUD S. — *Introduction à la psychanalyse* (trad. JANKÉLÉVITCH), Payot, Paris, 1947.
- FREUD S. — *Inhibition, symptôme, angoisse*, P. U. F., Paris, 1951.
- GESELL A. — *Embryologie du comportement* (trad. P. CHAUCHARD), P. U. F., Paris, 1953.
- GLOVER E. — *The Psychoanalytic Study of the Child*, International University Press, London, 1945.
- GRUNBERGER B. — Interprétation du matériel prégénital, *Revue française de psychanalyse*, 1953, n° 4.
- HÉCAEN H. et AJURIAGUERRA (J. DE). — *Méconnaissances et hallucinations corporelles*, Masson & C<sup>ie</sup>, Paris, 1952.

- HELD R. — Psychopathologie du regard, *L'Évolution Psychiatrique*, n° II, 1952.
- ISAACS S. — Nature and fonctions of phantasy, *Int. JI of Psychoanalysis*, vol. II, 1948.
- KLEIN M. — *Contribution to Psychoanalysis*, The Hogarth Press, London, 1948.
- LACAN J. — Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, *Revue française de psychanalyse*, n° 4, 1949.
- LAGACHE D. — Le problème du transfert (XIV<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langue française), *Revue française de psychanalyse*, janvier-juin 1952.
- LEBOVICI S., MALE P., PASCHE F. — Psychanalyse et criminologie (Rapport clinique à la XIII<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langue française, Paris, 1950), *Revue française de psychanalyse*, 1951, n° 1.
- LEBOVICI S. et DIATKINE R. — Étude des fantasmes chez l'enfant (Rapport à la XVI<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langues romanes, Rome, 1953) in *Revue française de psychanalyse (à paraître)*.
- LUQUET P. — A propos du geste dans l'analyse, *Bulletin d'activités n° 17 de l'Association des Psychanalystes de Belgique*.
- MALLET J. — L'évolution de W. Reich ou l'analyste et l'instinct de mort, *Revue française de psychanalyse*, 1953, n° 3.
- MARTY P. — Aspect psychodynamique de quelques cas de céphalalgie, *Revue française de psychanalyse*, 1951, n° 2.
- MARTY P. — La céphalée, in *Encyclopédie Médico-Chirurgicale. Psychiatrie (à paraître)*.
- NACHT S. — *Le masochisme*, 1948, Lefrançois éd., Paris.
- NACHT S. — *De la pratique à la théorie psychanalytique*, P. U. F., éd., Paris, 1950.
- PASCHE F. — L'angoisse et la théorie freudienne des instincts (Rapport à la XVI<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langues romanes, Rome, 1953), in *Revue française de psychanalyse (à paraître)*.
- REICH W. — *Character Analysis*, Orgone Institute Press, New York, 1949.
- REIK Th. — *Wie Man Psychologe Wird*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Vienne, 1927.
- RIBBLE M. — The significance of the infantile sucking for the Psychic development, *Journal of Mental and Nervous Disease*, XC, 1939.
- SCHLUMBERGER M. — Introduction à l'étude du transfert en clinique psychanalytique (Rapport présenté à la XIV<sup>e</sup> Conférence des Psychanalystes de Langue française, 1<sup>er</sup> novembre 1951), *Revue française de psychanalyse*, 1952, n° 1-2.
- SIMMEL E. — Self-Preservation and the death instinct, *The Psychoanalytic Quart.*, 1944, n° 2.
- SPITZ R. — *Psychoanalytic Study of the Child*, International Universities Press Inc., New York, 1951.
- STAERCKE A. — The Reversal of the Libido — Sign in Delusions of Persecution, *Int. Journal of Psychoanalysis*, n° 1, 1920.
- THOMAS A. et AJURIAGUERRA (J. DE). — La musculature de l'axe corporel et son innervation, *Semaine des hôpitaux*, 23<sup>e</sup> année, n° 41, 1947.
- THOMAS A. et Mme SAINT-ANNE D'ARGASSIE. — *Études neurologiques sur le nouveau-né et le jeune nourrisson*, Masson & C<sup>ie</sup>, Paris, 1952.
- VAN OPHUIJSEN. — On the Origin of the Feeling of Persecution, *International Journal of Psychoanalysis*, I, 1920.